

7 Notes de critique textuelle

Sens. 2, 437^b19–22

εἰ δ' ἄρα ὑπάρχει μὲν ἀλλὰ διὰ τὸ [ᵇ20] ἡρέμα λανθάνει ἡμᾶς, ἔδει μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ [ᵇ21] ὕδατι ἀποσβέννυσθαι τὸ φῶς καὶ ἐν τοῖς πάγοις μᾶλλον [ᵇ22] γίγνεσθαι σκότον ...

19–20 διὰ τὸ ἡρέμα λανθάνει **α** : διὰ τὸ ἡρέμα λανθάνειν **β(B^εP)μ** Alex¹(22.7 codd. MAN, sed cf. 22.9) : διὰ τὸ ἡρεμαναθάνειν E¹ || 20 τε codd. Alex²(22.12)] γε prop. Beare (1900) pp. 148–149 (prob. Ross (1955a)) | ἐν **β(B^εP)** : καὶ ἐν **α**

Même si l'on suppose que [le chaud et le sec] appartiennent [à la lumière émise lors de la vision], mais que nous ne nous en apercevons pas du fait de leur faiblesse, il faudrait que, même de jour, cette lumière s'éteigne en cas de pluie et qu'il fasse davantage sombre en cas de gel ...

La protase voit s'opposer les leçons de **α**, μεθ' ἡμέραν τε καὶ ἐν τῷ ὕδατι ... καὶ ἐν τοῖς πάγοις, et de **β**, μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ ὕδατι ... καὶ ἐν τοῖς πάγοις. Le sens induit par le jeu des particules selon **α** laisse à désirer, comme remarqué par Beare (1900), pp. 148–149. Étant donné que la particule τε ne peut normalement fonctionner de manière isolée¹, il faut alors la coordonner aux deux καὶ qui suivent. Or cela va à l'encontre du sens. L'objection est que si l'on affirme que c'est une certaine faiblesse du rayon optique qui fait qu'il s'éteint dans l'obscurité et que l'on ne voit pas (437^b13–14, cf. *Timée* 45d), il faudra concéder qu'une telle extinction pourrait avoir lieu de jour, par exemple si l'air ambiant est givré et fait obstacle à la propagation du rayon optique. La clause μεθ' ἡμέραν ne doit pas être une possibilité parmi trois (l'extinction aura lieu aussi (1) quand il fait jour, (2) quand il pleut² et (3) quand il gèle) mais une circonstance générale valant à la fois pour ἐν τῷ ὕδατι et ἐν τοῖς πάγοις (elle aura aussi lieu (1) de jour quand il pleut et (2) de jour quand il gèle). C'est la raison pour laquelle Beare demande que l'on corrige τε en γε et est suivi sur ce point par Ross (1955a). La leçon de **β** permet d'obtenir le sens voulu par une voie plus économique. Comme elle ne comporte pas le premier καὶ, on peut alors mettre sur le même plan μεθ' ἡμέραν τε ἐν τῷ ὕδατι et καὶ <μεθ' ἡμέραν> ἐν τοῖς πάγοις, ce qui correspond au sens requis de l'objection. La faute consistant en l'insertion d'un καὶ supplémentaire après τε dans **α** ne nécessite pas d'explication particulière.

1 Les philologues du XIX^e siècle ont parfois fait l'hypothèse d'un usage isolé de τε qui aurait, comme καὶ seul, pour sens « aussi ». La chose est, sinon douteuse, surtout en prose, du moins extrêmement restreinte, voir Denniston (1954), pp. 535–536. Eucken (1866), pp. 17–21, a montré qu'un certain nombre de passages d'Aristote mobilisés en faveur de cette hypothèse peuvent et doivent être lus autrement.

2 G. R. T. Ross (1906), p. 136, a sans doute raison de condamner les traductions qui rendent ἐν τῷ ὕδατι par « dans l'eau » et ἐν τοῖς πάγοις par « dans la glace ». L'objection a beaucoup plus de force si l'on comprend ces circonstances comme météorologiques. Voir les attestations de ces termes avec ce sens chez Bonitz (1870), s. v. ὕδωρ, 784^a47–b7, et s. v. πάγοις, 554^a39–45.

Sens. 2, 438^a27–28

τούτου [28] μὲν γὰρ βέλτιον τὸ ἐπ' ἀρχῆι συμφύεσθαι τοῦ ὀμματος.

28 ἐπ' ἀρχῆι β(B^aP) : ἐν ἀρχῆι α : ἐν <τῆι> ἀρχῆι coni. Beare (1900) pp. 150–151 (prob. Ross (1955a))

En effet, il vaudrait mieux considérer que cette fusion naturelle a lieu dès l'extrémité de l'oeil.

Les éditeurs du traité n'ont jusqu'à présent considéré que le texte transmis par la branche α, βέλτιον τὸ ἐν ἀρχῆι συμφύεσθαι τοῦ ὀμματος. Or celui-ci pose un problème de construction : ἐν ἀρχῆι ainsi positionné est normalement une expression adverbiale très courante qui signifie « au début, initialement » (voir par exemple *EN VIII.9, 1159^b25* : καθάπερ ἐν ἀρχῆι εἴρηται)³. Cela ne laisse guère de possibilité de construire le génitif τοῦ ὀμματος en le rapportant à ἀρχῆι. Il n'est pas non plus envisageable de le rattacher à συμφύεσθαι, verbe qui se construit avec le datif (comme c'est le cas immédiatement après en 438^a30).

Le contexte est le suivant : Aristote est en train d'objecter aux théories de la vision par émission (comme dans le *Timée*) qu'il leur faut expliquer comment il se fait que l'on ne voit pas à n'importe quelle distance. Puisque rien ne semble l'arrêter, la lumière émise depuis les yeux devrait en effet aller jusqu'aux confins de l'univers. Il manque donc à ces théories une explication du processus causal par lequel cette lumière ne va que jusqu'à un certain point, correspondant à la limite observable du champ visuel. La réponse apportée par certains (*cf. Timée 45c*) est que, au-delà d'une certaine limite ou sous certaines conditions, la lumière émise depuis les yeux subit un processus de coalescence et cesse de se propager dans le milieu, si bien que l'on ne voit pas au-delà du lieu de la coalescence (437^a27). Aristote n'est manifestement pas du tout convaincu par cette réponse, qu'il commence par accuser d'être intrinsèquement bête.

La phrase en question a pour fonction d'expliquer en quoi consiste l'erreur : on devine, quel que soit le texte correct, qu'elle porte sur le lieu où cette coalescence est supposée se produire, puisque, d'après la manière dont Aristote les présente, ses adversaires ne sont pas en mesure d'expliquer pourquoi celle-ci a lieu là plutôt qu'ailleurs. On devine même que la répartie cinglante d'Aristote est qu'elle devrait avoir dès la sortie de cette lumière des yeux (de sorte que l'on ne pourrait voir que ce qu'il y a immédiatement devant soi), ce qui requiert de pouvoir rapporter τοῦ ὀμματος à ἀρχῆι. La solution de Beare (1900), pp. 150–151, suivie par Ross (1955b), consiste à rajouter un article devant le nom (ἐν <τῆι> ἀρχῆι) de manière à empêcher la formation de l'expression adverbiale. On peut alors comprendre que les personnes en question « feraient mieux de dire que la coalescence a lieu dès le début de l'œil ». On supposera peut-être que la perte de l'article a eu lieu du fait de la familiarité de l'expression ἐν ἀρχῆι.

³ L'expression τὸ ἐν ἀρχῆι revêt même un sens technique au sein du jeu dialectique (« ce qui a été admis au début »), voir Bonitz (1870), s. v. ἀρχῆ, 111^b21–27.

La solution est astucieuse, mais la prise en compte de la leçon de β fournit une manière plus simple encore, plus précise et de surcroît mieux attestée au sein de la transmission de résoudre la difficulté. Cette branche donne en effet la leçon $\acute{\epsilon}\pi' \acute{\alpha}\rho\chi\eta\iota$. Son sens et son authenticité apparaissent grâce à l'examen d'un passage parallèle en *Hist. An.* III.1, 511^a9–10 : τὰ ὠία ἐνταῦθα γίνεται καὶ ἄνω $\acute{\epsilon}\pi' \acute{\alpha}\rho\chi\eta\iota$ τοῦ ὑποζώματος, chez les animaux à la fois ovipares et vivipares, « les œufs se forment là où la matrice rejoint le diaphragme, c'est-à-dire en haut au commencement du diaphragme ». C'est là l'une des très rares attestations de l'expression $\acute{\epsilon}\pi' \acute{\alpha}\rho\chi\eta\iota$ dans les textes conservés de la période classique, la seule autre chez Aristote. On notera qu'elle se construit avec le génitif et qu'elle revêt un sens spatial très précis : $\acute{\epsilon}\pi' \acute{\alpha}\rho\chi\eta\iota$ suivi du génitif désigne ici l'extrémité spatiale de la partie en question. C'est précisément le sens qui est attendu dans ce passage du traité *Sens.*, où Aristote parle peu après justement de l'extrémité des yeux ($\acute{\epsilon}\pi\iota$ τοῦ ἐσχάτου τοῦ ὀμματος, 438^b8–9) : il vaudrait mieux pour ces gens dire que la coalescence a lieu dès que la lumière sort des yeux, c'est-à-dire à leur extrémité. La faute du côté de α s'explique toujours par la prévalence de l'expression ἐν ἀρχῆι, surtout lorsqu'il y a immédiatement après un verbe à l'infinitif.

Sens. 3, 439^b30–440^a6

τὸν [31] αὐτὸν δὴ τρόπον ἔχειν ταῦτα ταῖς συμφωνίαις· τὰ μὲν [32] ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις χρώματα, καθάπερ ἐκεῖ τὰς [33] συμφωνίας – ταῦτα δ' ἡδιστα τῶν χρωμάτων εἶναι δοκοῦντα, οἷον [440^a1] τὸ ἀλουργὸν καὶ τὸ φοινικοῦν, ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα (δὲ [32] ἦνπερ αἰτίαν καὶ αἱ συμφωνία ὀλίγα) –, τὰ δὲ μὴ ἐν ἀρι-[33]θμοῖς τᾶλλα χρώματα· ἢ καὶ πάσας τὰς χροῶας ἐν ἀρι-[34]θμοῖς εἶναι, τὰς τεταγμένας· τὰς δὲ ἀτάκτους καὶ αὐτὰς [35] ταύτας ὅταν μὴ καθαραὶ ὦσι, διὰ τὸ μὴ ἐν ἀρι-[36]θμοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι.

31–32 τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς $\beta(\mathbf{B}^{\circ})\epsilon$: τὰ μὲν γὰρ ἐν ἀριθμοῖς α : τὰ μὲν ἐν ἀριθμοῖς γὰρ \mathbf{P} || 32 χρώματα $\beta(\mathbf{B}^{\circ})\gamma\iota$: χρώματος $\mathbf{E}^{\circ}\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{X}$ || 33 ταῦτα δ' ἡδιστα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}\mathbf{T}2(\text{hii autem delectabilissimi Guil}))$: τὰ ἡδιστα γ : ἡδιστα $\mathbf{E}^{\circ}\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{i}$ (*concordantie Anon*) : ταῦτα ἡδιστα μ || ^a1 τὸ φοινικοῦν $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P})\epsilon$: φοινικοῦν α | ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}\mathbf{T}2(\text{pauci autem tales Guil}))\mathbf{W}$: καὶ ὀλίγ' ἄττα τοιαῦτα α (*non vert. Anon*) : καὶ ὀλίγα δὲ τὰ τοιαῦτα ϵ : καὶ τὰ τοιαῦτα, καὶ ὀλίγα *coni.* Thurot (1875) p. 402 ex Alex^p(54.21–22, καὶ ὀλίγα φησὶν ἔσεσθαι τὰ ἡδέα διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν, δι' ἣν καὶ τὰ συμφώνως ἡρμοσμένα τοιαῦτα) || 3–4 τᾶλλα ... ἀριθμοῖς] *om.* $\mathbf{E}\mathbf{B}^{\circ}$ | τὰς τεταγμένας $\beta(\mathbf{B}^{\circ}\mathbf{P}\mathbf{T}2(\text{ordinatos Guil}))$: τὰς μὲν τεταγμένας α (*hos quidem ordinatos Anon*) || 5–6 διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι *codd.*] διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εἶναι τοιοῦτοις τοιαύτας γίνεσθαι *coni.* Beare (1894) p. 24 : διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς τοῖς αὐτοῖς εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι *coni.* Biehl (1898) : διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις εἶναι τοιαύτας γίνεσθαι *coni.* Bitterauf (1900) p. 21 : *del.* Förster (1938) p. 471

Et il en va donc de la même manière que dans le cas des accords musicaux. En effet, certaines couleurs sont déterminées arithmétiquement selon des nombres bien proportionnés, comme dans le cas des accords musicaux – ce sont celles qui semblent être les plus plaisantes, comme le violet et le pourpre, mais elles ne sont qu'un petit nombre, pour la même raison qu'il n'y a aussi qu'un petit nombre d'accords musicaux –, tandis que les autres couleurs ne sont pas déterminées arithmétiquement. Alternativement, on pourrait

aussi considérer que toutes les couleurs sont déterminées arithmétiquement, celles qui sont ordonnées du moins, tandis que celles qui ne le sont pas, ainsi que les précédentes lorsqu'elles ne sont pas pures, sont telles parce qu'elles ne sont pas déterminées arithmétiquement.

Le passage aborde la question de l'engendrement des différentes espèces de couleurs à partir des deux couleurs fondamentales que sont le blanc et le noir (438^b18–19). Aristote distingue deux manières d'envisager un tel engendrement. (I) L'un consiste à supposer que chaque couleur correspond à certain rapport déterminé de noir et de blanc. Aristote introduit alors une analogie avec la théorie harmonique : de même que les sons dont les rapports sont bien déterminés selon des entiers naturels (3:2, 4:3, etc.) produisent une sensation acoustique agréable tandis que ceux dont les rapports ne sont pas de cette sorte sonnent de manière déplaisante à l'oreille, il propose de considérer que les couleurs comportant une proportion semblable sont plaisantes à regarder tandis que celles pour lesquelles ce n'est pas le cas ne le sont pas.

(II) Une autre option théorique (ἢ καὶ ..., 440^a3) est ensuite envisagée. Considérons d'abord uniquement le texte usuel, celui transmis par *α*, en lisant τὰς μὲν τεταγμένας en 440^a4 avec tous les interprètes précédents, en oubliant momentanément la variante de *β*. La seconde option consiste en ce cas à supposer que toutes les couleurs correspondent à une proportion rationnelle (correspondant au rapport entre deux entiers naturels) de blanc et de noir. À la différence de la première option, le produit de la combinaison de blanc et de noir selon un rapport irrationnel ne doit donc plus considéré comme une couleur de plein droit. Le texte distingue les couleurs selon qu'elles sont « ordonnées » ou « désordonnées » (τὰς μὲν τεταγμένας, τὰς δὲ ἀτάκτους)⁴. Aristote affirme en ce cas selon la manière dont on comprend le texte, (a) soit que les couleurs désordonnées et les couleurs ordonnées si elles sont « impures » (μὴ καθαρά)⁵ sont telles parce qu'elles ne sont pas déterminées par une proportion rationnelle de blanc et de noir, (b) soit que

4 Le sens est difficile. Alexandre d'Aphrodise (54.24–26) pense qu'il est question des modalités de la juxtaposition du noir et du blanc : une couleur est « ordonnée » lorsque le blanc et le noir y sont juxtaposés de façon ordonnée (à une unité de noir succèdent deux unités de blanc, par exemple) et désordonnée lorsque la juxtaposition se fait sans ordre (la proportion globale peut alors être également de deux mesures de blanc pour une de noir, sans que l'on puisse en déduire la manière dont ces couleurs sont effectivement disposées à l'échelle microscopique)

5 Alexandre d'Aphrodise interprète cette notion de pureté en distinguant le cas d'une couleur engendrée par un seul rapport (juxtaper deux mesures de blanc et une de noir) de celui d'une couleur engendrée par plusieurs rapports, chacun régissant une partie spatiale distincte (une partie étant dans un rapport d'un pour deux, une autre d'un pour trois, etc. : voir 55.1–3). Un tel mélange de rapports peut cependant se réduire à un rapport rationnel, si les rapports entre les parties spatiales sont eux-mêmes rationnels, ce qui permet aux couleurs impures en ce sens de demeurer ἐν ἀριθμοῖς (expression qui signifie que le rapport est exprimable par celui entre deux entiers naturels). Il n'est pas entièrement certain que ce soit cela qu'Aristote, la notion de pureté en jeu pourrait aussi renvoyer, par exemple, à la pureté du noir et du blanc employés dans la composition de la nouvelle couleur.

les couleurs qui sont à la fois désordonnées et impures (si αὐτὰς ταύτας renvoie à τὰς δὲ ἀτάκτους) sont telles parce qu'elles ne sont pas déterminées par une proportion rationnelle de blanc et de noir. Quelle que soit l'interprétation adoptée, la leçon de **α** produit un certain conflit entre l'hypothèse centrale de l'option (II) selon laquelle chaque couleur est à mettre en correspondance avec une proportion rationnelle et la suite du texte qui évoque le cas de couleurs qui ne correspondent pas à une telle proportion⁶.

Les érudits ont depuis longtemps remarqué le problème. Leurs efforts se sont surtout concentrés sur la clause finale, où ils ont cherché à réécrire l'expression διὰ τὸ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εἶναι (440^a5–6) de manière à ce que le texte ne parle plus de couleurs déterminées par des rapports irrationnels. Il s'avère que la leçon de **β** résout la difficulté d'une tout autre manière. En effet, si l'on lit ἢ καὶ πάσας τὰς χρώας ἐν ἀριθμοῖς εἶναι, τὰς τεταγμένας, τὰς δὲ ἀτάκτους κτλ. (sans la particule μέν), l'expression τὰς τεταγμένας devient une apposition à πάσας τὰς χρώας qui en restreint le sens⁷. L'option (II) ne consiste plus à supposer que toutes les couleurs, qu'elles soient ordonnées ou désordonnées, correspondent à une proportion rationnelle de noir et de blanc, mais seulement que les couleurs ordonnées correspondent à une telle proportion. La suite du texte évoque alors deux types de couleurs qui sont déterminés par des rapports irrationnels, à savoir les couleurs ordonnées mais impures et les couleurs désordonnées, dont l'existence n'entre plus en conflit avec l'hypothèse initiale.

On se demandera pourtant si un tel texte permet une distinction suffisante entre les options (I) et (II), puisque toutes les deux distinguent en ce cas des couleurs associées à un rapport rationnel de blanc et de noir d'autres associées à un rapport irrationnel. Il demeure cette différence que l'option (I) recourt à une analogie harmonique et restreint la première catégorie à un petit nombre de couleurs qu'elle suppose être particulièrement plaisantes, tandis que l'option (II) semble y inclure la plupart des couleurs. La subtilité du texte réside dans la manière dont l'opposition au reste des couleurs est construite au sein de la première option : Aristote oppose les couleurs déterminées par une proportion « bien mesurée » (ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις, 439^a32 ; je comprends que 4:3 est une proportion bien mesurée, mais que 14657:14658 ne l'est pas bien que le rapport soit rationnel) aux couleurs qui ne sont pas déterminées par un rapport rationnel (τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς, 440^a2–3 – et non τὰ δὲ μὴ ἐν ἀριθμοῖς εὐλογίστοις). Une telle division est incomplète, elle laisse en suspens le statut des couleurs déterminées par une proportion qui est rationnelle sans être « bien mesurée ». Je comprends cela comme une attaque voilée de la part d'Aristote contre toute conception trop mathématisante de tels plaisirs

⁶ Les combinaisons rationnelles de noir et de blanc semblent produire en fait, non pas toutes les couleurs, mais les couleurs ordonnées, peut-être même seulement les couleurs ordonnées et pures. On se demande par ailleurs comment un tel modèle prend en charge les cas de combinaisons irrationnelles : si l'on mélange les deux couleurs fondamentales selon le rapport 1:√2, produit-on une couleur ou autre chose ?

⁷ Kühner & Gerth II.1, §406.4, p. 283, « Häufig dient die Apposition zur Erklärung und näheren Bestimmung eines allgemeineren Begriffs ».

sensoriels, suggérant à demi-mot que nos oreilles et nos yeux ne font pas la différence entre une proportion trop compliquée et l'irrationnel (99:70 sonne tout aussi faux que $\sqrt{2}:1$). C'est précisément cette béance que clôt l'option (II) en construisant cette fois une véritable partition de l'ensemble des couleurs, selon le caractère rationnel du rapport de leurs composantes fondamentales : il s'agit d'une version corrigée de la première option.

Sens. 6, 446^b28–447^a6

ὄλως δὲ οὐδὲ ὁμοίως ἐπὶ τε ἀλλοιώσεως [^b29] ἔχει καὶ φοραῖς· αἱ μὲν γὰρ φοραὶ εὐλόγως εἰς τὸ μετα-^{[b}30]ξὺ πρῶτον ἀφικνοῦνται (δοκεῖ δ' ὁ ψόφος εἶναι φερομένου [447^a1] τινὸς κίνησις), ὅσα δ' ἀλλοιοῦται, οὐκέτι ὁμοίως ἐνδέχεται [^a2] γὰρ ἀθρόον ἀλλοιοῦσθαι, καὶ μὴ τὸ ἥμισυ πρότερον, οἷον τὸ [^a3] ὕδωρ ἅμα πᾶν πηγνυσθαι. οὐ μὴν ἀλλ' ἂν ἦ πολὺ τὸ θερ-^{[a}4]μαινόμενον ἢ πηγνύμενον, τὸ ἐχόμενον ὑπὸ τοῦ ἐχομένου [^a5] πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον ὑπ' αὐτοῦ τοῦ ποιοῦντος μετα-^{[a}6]βάλλειν ἀνάγκη καὶ ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον.

3 πᾶν πηγνυσθαι **β(P)EC^cMi** : πηγνυσθαι γ | ἀλλ' **β(P)EC^cMi** Alex^c(133.21) : ἀλλ' ἐνίοτε γ || 5 πάσχει **β:(P)γ** Alex^c(133.11) : πάσχειν **E** : πάσχειν **C^cMi** Alex^c(133.22 Pa, om. TVA) | ποιοῦντος **β(PT2(faciete Guil))** : ἀλλοιοῦντος **α** Alex^{pkc}(133.11, 134.2–3) (*alteranti* Anon) || 5–6 μεταβάλλειν **β(P)EC^cMi** (*transmutari* Anon Guil) : μεταβάλλει γ Alex^c(134.3) || 6 ἀνάγκη καὶ **β(PT2(necesse et Guil))** : καὶ ἀνάγκη γ Alex^c(134.3) : καὶ οὐκ ἀνάγκη **EC^cMi** (*et non necessario* Anon)

Dans l'ensemble, il n'en va pas non plus de même de l'altération et du transport, car les transports, comme il est raisonnable, parviennent d'abord à l'intermédiaire (et il semble bien que le son soit le mouvement d'une chose qui est transportée), alors qu'il n'en va pas pareillement de toutes les choses qui subissent une altération. En effet, il est possible qu'une chose s'altère en masse, et non d'abord sa moitié, de même que toute l'eau gèle au même moment. Dans le cas où c'est une grande quantité qui est chauffée ou gelée, quand bien même chaque partie est affectée par sa voisine, il est néanmoins nécessaire que la première à changer change sous l'effet de l'agent et qu'elle soit altérée en masse au même moment.

Ce passage appartient à la section du traité où le seul témoin direct du texte **β**, à savoir **B^e**, n'est plus disponible, si bien qu'il ne peut être reconstruit qu'à partir du témoignage de **P** (dont le texte est massivement contaminé par une sous-famille de **γ**) et de la traduction latine de Guillaume de Moerbeke (dans la mesure où elle reflète le texte grec de son exemplaire **Γ2** de la branche **β**). La fin du passage est transmise selon trois versions différentes. Le contexte est celui d'une aporie au sujet des objets de la sensation : faut-il concevoir leur effet sur nous comme impliquant un processus de transmission à travers le milieu doté d'une extension temporelle (de sorte qu'il existe un instant du temps où l'objet affecte un corps intermédiaire sans être encore perçu par le sujet) ? Aristote vient de montrer que c'est le cas pour l'objet de l'ouïe, parce que le son consiste

en un mouvement produit par certains corps perceptibles et qui se propage à travers le milieu jusqu'à l'auditeur, mais que le cas de l'objet de la vision est différent, parce que la lumière qui en est la condition n'est pas un mouvement et se propage instantanément.

Le passage introduit une distinction entre l'altération et le mouvement local. Dans le cas du mouvement local (dont relève le son), le corps mis en mouvement doit nécessairement parvenir en un lieu intermédiaire avant de parvenir à son terme : aucun mouvement local n'est instantané. L'altération fournit un cas de processus qui, à l'instar de l'engendrement de la lumière selon Aristote, se déroule de manière instantanée : le même corps peut être altéré en bloc, sans qu'il y ait deux parties différentes du corps qui reçoivent l'altération à deux moments distincts du temps. Un plan d'eau peut ainsi geler d'un coup une fois l'hiver venu (447^a2-3)⁸. Le texte donne deux précisions. (a) La thèse n'exclut pas que certaines altérations (ou même la majorité) puissent se dérouler progressivement. L'altération a lieu de manière instantanée lorsqu'il y a une certaine asymétrie entre l'agent et le patient, de sorte que celui-là prévale sur celui-ci. Je comprends l'expression οὐ μὴν ἀλλά dans ce contexte, non pas comme ayant une valeur adversative (« *but still* » dans les traductions d'Oxford), mais comme « représentant la seconde ligne de défense du locuteur » (Denniston [1954], p. 30) : Aristote concède que toutes les altérations ne sont pas instantanées, en particulier lorsque le patient est un corps massif. (b) Une altération requiert toujours que l'agent et le patient soient en contact, si bien qu'il y a toujours une distinction, au sein du corps altéré, entre les parties qui sont directement en contact avec l'agent et celles qui ne le sont pas : celles-ci sont affectées parce que celles-là le sont. Il se peut que l'altération soit instantanée seulement dans la partie qui est en contact avec l'agent du processus.

Le cas des corps particulièrement massifs permet à Aristote de reconnaître que certaines altérations peuvent ne pas avoir lieu instantanément, tout en insistant sur le fait qu'une sous-partie du processus demeure instantanée : la partie (par définition spatialement étendue) du corps altéré qui est en contact direct avec l'agent est altérée en masse. La propagation ultérieure de l'altération à travers le corps peut être progressive, la première étape demeure instantanée. La leçon du manuscrit E καὶ οὐκ ἀνάγκη ἅμα ἀλλοιοῦσθαι καὶ ἀθρόον (447^a6)⁹ ne fait qu'affaiblir le sens du passage. La présence de la négation (qui est absente des leçons de β et de γ) fait dire à Aristote qu'un corps trop volumineux, ou même sa première partie à être altérée, ne peut pas s'altérer instanta-

8 L'objet de cet exemple n'est pas d'affirmer qu'un étang entier peut geler instantanément s'il fait très froid, mais que chaque partie de la masse d'eau est refroidie en même temps, sans nécessairement que chaque partie gèle : il se peut que l'intensité du refroidissement s'atténue à mesure de la distance par rapport à l'air froid (la surface devient solide tandis que le fond demeure liquide), l'important est que le moment de l'altération est identique à travers tout l'étang. Il n'y a pas d'instant où la surface est refroidie et où le fond ne l'est pas.

9 Adoptée par Barnes (1984) contre Ross (1955a) ou encore par Morel (2000) : « Si toutefois le volume de ce qui est chauffé ou congelé est important, les parties s'affectent de proche en proche, la première change sous l'effet de la cause même de l'altération, et tout l'ensemble ne s'altère pas nécessairement dans le même temps. »

nément. La considération d'un tel cas n'est alors plus d'aucun secours pour penser la lumière, elle s'avère même contre-productive puisqu'elle minimise la plausibilité de l'instantanéité des altérations. Il se peut que l'introduction de la négation résulte d'une certaine incrédulité d'un lecteur attentif face à cette notion de changement sans durée, je considère en tout cas qu'il s'agit d'une faute¹⁰.

Sens. 7, 448^b26–28

εἰ δέ, ὅτι καὶ ὄμματα δύο, φαίη τις οὐθὲν κωλύειν οὕτω καὶ [b27] ἐν τῇ ψυχῇ, ῥητέον ὅτι ἴσως ἐκ μὲν τούτων ἔν τι γίγνεται καὶ μία [b28] ἢ ἐνέργεια αὐτῶν ...

26 ὅτι καὶ β(PT2(*quia et oculi duo* Guil)) : καὶ ὅτι γ : ὅτι ὡς EC^cMi (*sicut* Anon) : ὅτι Alex^c(158.21) : ὡς conl. Ross (1955a) | κωλύειν β?(P)γ Alex^c(158.21 Pa) (*prohibere* Guil) : κωλύει EC^cMiX(a.c.)NZ^a Alex^c(158.21 TVA) (*obstat* Anon) || 27 ῥητέον ὅτι β(PT2(*dicendum quia* Guil)) : ὅτι α Alex^c (158.27) (*quoniam* Anon), secl. Ross (1955a) : <ή> ὅτι suppl. Beare (1899) p. 456

Mais si quelqu'un venait affirmer, parce que l'on a deux yeux, que rien n'empêche qu'il en aille de même au sein de l'âme [à savoir qu'elle comporte deux parties visuelles], il faudra répondre qu'à partir de ceux-ci ce n'est en tout cas qu'une unique chose qui se produit, c'est-à-dire que leur activité est une.

Le contexte est celui d'une aporie portant sur la possibilité de percevoir en même temps plusieurs objets. Aristote est en train de proposer un modèle qui expliquerait cette possibilité par la présence au sein de l'âme de plusieurs parties capables de percevoir qui seraient actives en même temps à l'égard de plusieurs objets. Le présent passage objecte à ce modèle la nécessité pour ces parties de donner lieu à une seule et même activité perceptive, ce qui met en péril leur distinction. L'objection s'appuie sur un jeu dialectique assez fin autour d'une analogie entre ces parties perceptives alléguées et les organes de la vue. On pourrait naïvement dire que, tout comme le corps voit par deux yeux, l'âme comporte deux parties capables de voir : l'analogie avec les yeux viendrait soutenir le modèle en écartant l'objection possible de la redondance. Cela dit, si l'on poursuit l'analogie jusqu'au bout, les deux yeux ne donnent lieu qu'à un seul acte de vision (on

¹⁰ On notera aussi la différence portant sur la position du mot ἀνάγκη entre les principales leçons transmises. La leçon de α le place juste après καί, de sorte que l'on s'attende à ce que les deux verbes de part et d'autre de la conjonction soient deux indicatifs (comme dans la leçon de γ : τὸ ἐχόμενον ... πάσχει, τὸ δὲ πρῶτον ... μεταβάλλει καὶ ἀνάγκη ... ἀλλοιοῦσθαι). La sous-branche du manuscrit E donne une leçon plus surprenante avec des infinitifs qui obligent à suppléer ἀνάγκη (τὸ ἐχόμενον ...πάσχειν, τὸ δὲ πρῶτον ... μεταβάλλειν καὶ ἀνάγκη ... ἀλλοιοῦσθαι). La leçon de β associe les infinitifs à une autre position du mot ἀνάγκη qui lui permet de régir plus clairement l'ensemble (τὸ ἐχόμενον ... πάσχειν, τὸ δὲ πρῶτον ... μεταβάλλειν ἀνάγκη καὶ ... ἀλλοιοῦσθαι). Je suppose qu'elle a conservé la leçon de l'archétype, tandis qu'une inversion a conduit à l'obtention dans le *deperditus* α de la même leçon que celle qui figure aujourd'hui dans E, laquelle a par la suite été corrigée dans γ.

ne voit pas deux fois la même chose si on la regarde des deux yeux), si bien qu'il faudrait dire également que les parties de l'âme en question n'ont qu'une seule activité.

Le texte du *deperditus* **α** présente une répétition problématique du mot *ὅτι*, il doit avoir été en gros *εἰ δὲ ὅτι καὶ ὄμματα δύο φαίη τις οὐθὲν κωλύειν οὕτω καὶ ἐν τῇ ψυχῇ ὅτι ἴσως ἐκ μὲν τούτων ἐν τι γίνεταί ...* Au vu de la structure générale de la phrase, le lecteur s'attend à trouver une protase répondant à l'apodose ouvert par *εἰ δὲ* (448^b26) et une clause complétive allant de pair avec les mots *φαίη τις*, donnant le contenu de cette énonciation. Il est facile d'identifier la seconde, l'infinitif *κωλύειν* est régi par *φαίη* qui est le verbe principal de la protase (*εἰ δὲ ... φαίη τις οὐθὲν κωλύειν κτλ.*, « si l'on vient dire ... que rien n'empêche que ... »). Le premier *ὅτι* introduit donc une proposition enchâssée au sein de la protase qui revêt une fonction explicative (on pourrait soutenir, « parce que l'on a deux yeux », que l'âme comporte de même deux parties de la vision)¹¹.

Il reste à identifier l'apodose. La suite du texte débute par les mots *ἐκεῖ δέ* (448^b28) et ne convient pas. Il ne reste que la deuxième proposition introduite par *ὅτι*. Le sens global est acceptable (en paraphrasant lâchement : « si l'on prétend que l'âme a deux parties visuelles comme le corps a deux organes visuels, il faut tout de même prêter attention au fait que ces deux organes donnent lieu à une unique activité » – est-ce le cas de ces deux parties de l'âme et, si oui, qu'est-ce qui les distingue encore ?), mais ce mot *ὅτι* n'introduit pas en temps normal une apodose. C'est pourquoi certains érudits, à commencer par G. R. T. Ross (1906), contournent la difficulté en faisant comme si le texte comportait un *λεκτέον* allant de pair avec ce second *ὅτι* (« il faut répondre que ... »), Alexandre d'Aphrodise fait peu ou prou la même chose dans sa paraphrase du passage (158.25–27). Beare (1899) et Ross (1955a) sont plus rigoureux et proposent des solutions plus audacieuses pour redonner au passage une syntaxe convenable¹². La leçon de **β**, *ρήτέον ὅτι ...*, apporte une solution encore plus efficace pour donner à l'apodose son assise¹³.

Mem. 1, 450^a12–14

ἡ δὲ μνήμη, καὶ ἡ τῶν νοη-[^a13]τῶν, οὐκ ἄνευ φαντάσματος ἐστίν· ὥστε τοῦ νοητικοῦ κατὰ [^a14] συμβεβηκὸς ἂν εἴη, καθ' αὐτὸ δὲ τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ.

¹¹ La leçon de **E** donne une syntaxe différente pour la protase : l'introduction du mot *ὡς* conduit à devoir considérer le premier *ὅτι* comme le début d'une proposition complétive avec *φαίη*. Elle paraît secondaire face à l'accord de **β**, **γ** et du témoignage d'Alexandre d'Aphrodise et ne résout pas la difficulté principale relative à l'apodose.

¹² Leurs deux propositions ont leurs propres faiblesses. Beare abandonne d'ailleurs la sienne en 1908 lorsqu'il traduit le texte, qu'il reconnaît avoir mal compris auparavant. Ross affirme que pas moins de trois occurrences du mot *ὅτι* sont à retirer de cette partie du texte d'Aristote (448^b22, 26 et 27) parce qu'elles proviendraient de citations du commentaire d'Alexandre d'Aphrodise, alors que rien ne suggère que les deux premières ne sont pas authentiques.

¹³ Il y a quelques parallèles aristotéliens où l'expression *ρήτέον ὅτι* introduit une apodose, voir *Top.* VI 6, 150^b27–28, et *Soph. El.* 24, 179^a27–31. On pourrait par prudence soupçonner cette leçon d'être le produit d'une conjecture sur la base de la leçon problématique de **α**, mais il aurait été plus simple d'écrire *λεκτέον*.

13 άνευ φαντάσματος **β?**(**P**)**γC^oMi** : άνευ τῆς φαντασίας **E** | τοῦ νοητικοῦ **β**(**ΠΓ2**(*intellectui* Guil)) : τοῦ νοουμένου **γ** Mich^o(8.25 & 35, 13.2) : τοῦτο νοομεν **E¹** (τοῦ νοομένου **E³**) : τοῦ νοῦ μὲν **C^oMi** (*intellectus quidem* Iac) : τοῦ νοοῦντος Zeller (1879) p. 548 : τοῦ διανοουμένου coni. Beare (1899) p. 457 et Bywater (1903) p. 243 || 14 τοῦ πρώτου αἰσθητικοῦ **ω**] τοῦ πρώτου αἰσθητοῦ coni. Brentano (1867) p. 134 n. 59

Le souvenir, même celui d'objets intelligibles, n'a pas lieu sans représentation. Par conséquent, le souvenir relève par accident de la partie intellectuelle et par soi de la partie perceptive première.

Les éditeurs et interprètes correctement identifié le problème posé par la transmission du passage, qui est que la leçon donnée par le plus grand nombre de manuscrits (ceux de **γ**), ὥστε τοῦ νοουμένου κατὰ συμβεβηκός ἄν εἴη, est inadmissible en raison de son sens. Elle confond en effet capacité et objet : on pourrait, à la rigueur, accepter de lire que l'objet de la mémoire (τὸ μνημονευτόν) peut coïncider avec un objet de l'intellect, mais en aucun cas que la mémoire ou le souvenir appartient à quelque chose qui est un objet d'intellection. La transmission offre trois leçons alternatives, dont l'une, celle de **E**, ne paraît guère préférable. Les éditeurs se trouvaient donc jusqu'à présent contraints de choisir entre la leçon qu'ils connaissaient au départ seulement par le manuscrit **M**, τοῦ νοῦ μὲν, et celle connue seulement par **P**, τοῦ νοητικοῦ, qui confèrent toutes deux à peu près le même sens au passage, et un sens correct en ce qu'elles renvoient à l'intellect en tant que faculté. Or ces deux manuscrits étaient, pour des raisons différentes, tenus pour suspects : **M** l'était en raison de sa proximité évidente avec **E**, si bien que l'on pouvait légitimement soupçonner sa leçon de n'être qu'une conjecture de copiste sur la base de celle de **E** ; **P** l'était aussi parce que le fait qu'il semblait contenir, tantôt un texte banal, tantôt des leçons, sinon excellentes, du moins très différentes de celles des autres manuscrits (combiné à une grande incertitude concernant son âge véritable), faisait craindre que le manuscrit ne soit le produit de l'activité d'un copiste un peu trop conscient de son propre génie.

La plupart des éditeurs ont, bon gré mal gré, adopté la leçon de **P** ou de **M**¹⁴, tandis que le malaise ambiant a conduit d'autres interprètes à se mettre en quête de conjectures¹⁵. La mise au jour de la famille **β** permet sur ce point de dissiper toutes les incertitudes. La leçon de **P** est établie par son accord avec la traduction de Guillaume de Moerbeke comme remontant au *deperditus β*¹⁶, ce qui donne toute latitude à l'éditeur pour l'accepter. Elle donne un sens parfaitement satisfaisant, qui repose sur le contraste attendu entre la partie intellectuelle et la partie sensitive.

14 Siwek (1963) est le seul éditeur, après Bekker (1831), à suivre la leçon **γ** à cette occasion, c'est encore le cas, parmi les traductions proposées, de Bolotin (2021), p. 69 n. 11. Förster (1942), Ross (1955a) et Bloch (2007), notamment, se rallient à la leçon de **M**, tandis que Biehl (1898), Mugnier (1953) ou encore King (2003), entre autres, se rangent du côté de **P**.

15 Celle de Bywater (1903) est par exemple reprise par Hett (1957).

16 Le témoignage de **B^o**, le plus important représentant de **β**, n'est pas disponible pour le début du traité.

On peut même de là reconstruire ce qui s'est passé au sein de la branche **a**. Le point de départ est une tentative d'insertion de la particule μέν eu égard au δέ qui suit. Pour aboutir à un texte de même longueur, sans doute, l'adjectif νοητικοῦ a été remplacé par la forme correspondante du nom νοῦς, sans grande conséquence pour le sens. C'est là qu'il faut prêter attention à la forme très étrange que l'on lit originellement dans **E**, νοομεν. Il suffit, pour retrouver quelque chose de sensé, d'y voir la trace d'une leçon νοός μέν (après la perte du sigma, qui est une lettre ronde sous sa forme lunaire). Le mot νοῦς est en effet hétéroclite après la période classique et son génitif peut suivre la troisième déclinaison¹⁷. Le copiste de **E** a pris cela pour un verbe à la première personne du pluriel et a du même geste transformé l'article en un démonstratif, alors que celui de l'ancêtre de la famille de **C^c** a tout simplement rétabli la forme contracte du nom. Le copiste de **γ** n'a, lui aussi, pas compris ce génitif et a transformé le tout, avec la particule, en un participes au génitif.

Mem. 1, 450^a30–450^b3

ἡ γὰρ [^a31] γιγνομένη κίνησις ἐνσημαίνεται οἷον τύπον τινα τοῦ αἰσθήμα-^a32]τος, καθάπερ οἱ σφραγιζόμενοι τοῖς δακτυλίοις. διὸ καὶ τοῖς [^b1] μέν ἐν κινήσει πολλῇ διὰ πάθος ἢ δι' ἡλικίαν οὔσιν οὐ γίνε-^b2]ται, καθάπερ ἂν εἰς ὕδωρ ῥέον ἐμπιπτούσης τῆς κ-^b3]νήσεως καὶ τῆς σφραγίδος· τοῖς δὲ διὰ τὸ ψήχεσθαι, κα-^b4]θάπερ τὰ παλαιὰ τῶν οἰκοδομημάτων, καὶ διὰ σκληρό-^b5]τητα τοῦ δεχομένου τὸ πάθος οὐκ ἐγγίγνεται ὁ τύπος.

1–2 οὐ γίνεταί **β**(**B^ePT2**(*non fit* Guil^{Ni1})) Stob : οὐ γίνεταί μνήμη **a** Mich^P(14.11) (*non fit memoria* Iac Guil^{Vuilg})

En effet, le mouvement qui se produit [lors de la perception] imprime comme une sorte d'empreinte de l'affection induite par la perception, à la manière des sceaux qu'impriment les bagues. C'est pourquoi aussi chez ceux qui se trouvent dans un état de grande agitation, du fait d'une affection ou de l'âge, il ne se produit pas d'empreinte, comme si le mouvement et le sceau rencontraient de l'eau qui s'écoule. Chez d'autres, en revanche, c'est du fait de l'usure, comme pour les bâtiments anciens, et de la sécheresse de ce qui reçoit l'affection que l'empreinte n'advient pas.

Tous les éditeurs précédents ont, à bon droit, adopté la leçon de **a** en 450^b2, οὐ γίνεταί μνήμη, qui a l'avantage incontestable de fournir un sujet explicite au verbe. Par comparaison, le mot μνήμη ne se trouve pas dans la leçon de **β**, attestée non seulement dans les manuscrits **B^e** et **P**, mais aussi dans une version de la *nova* et chez Stobée (*cf. supra*). Il faut alors regarder en arrière pour retrouver le sujet du verbe, qui doit correspondre au τύπος dont il est question en 450^a31 ou à l'effet persistant du mouvement en nous qui est ainsi comparé à une empreinte. Dans cette situation, le rôle de l'éditeur est de dépar-

¹⁷ Voir Kühner & Gerth I.1, §140.c.γ An. 5, p. 516.

tager les deux leçons concurrentes. Il y a trois arguments de poids que l'on peut ici faire valoir en faveur de **β**. Le premier est que la leçon de **β** fournit un sens supérieur. Sans *μνήμη* en 450^b2, en effet, le passage demeure de bout en bout au niveau de la description physiologique de l'effet de l'affection originelle et des traces qu'elle laisse, alors que, avec ce terme, on bascule soudainement vers un plan assez distinct et l'on perd de vue la précision de la séquence causale qui relie la réceptivité différenciée des personnes, selon leur âge, à leur rétention plus ou moins effective de l'impression originelle. En effet, l'image de l'empreinte introduite en 450^a31 (οἷον τύπον τινα) a cours jusqu'en 450^b5 au moins : le texte ne parle plus directement de l'acquisition du souvenir (ou de son support matériel), mais des modalités de l'apparition d'une empreinte. La leçon de **α** interrompt le fil de cette image en faisant de nouveau intervenir le souvenir pour le renouer immédiatement après, alors que celle de **β** permet au propos de demeurer au même niveau explicatif tout du long. Le second est que la clause qui s'ouvre avec *διό* en 450^a32 se divise en deux moitiés parallèles : elle distingue en deux conditions qui empêchent pareillement la formation de l'empreinte mnémonique, l'excès de fluidité et l'excès de sécheresse. Dans le second cas, le sujet explicite qui échoue à advenir n'est pas *μνήμη*, mais *τύπος* : *τοῖς δὲ ... οὐκ ἐγγίγνεται ὁ τύπος* (450^a3–5). Le parallélisme de la construction (*τοῖς μὲν ... οὐ γίγνεται*, 450^a32–b2, a pour répondant *τοῖς δὲ ... οὐκ ἐγγίγνεται*, 450^b4–5) invite à placer les deux parties sur le même plan, et donc à laisser *ὁ τύπος* être le sujet aussi bien de *γίγνεται* en ^b1–2 que de *ἐγγίγνεται* en ^b5. Le troisième, très simple, est que, à tout prendre, il semble quand même relativement probable qu'un copiste, confronté à un verbe dont le sujet lui semble manquant, ait inséré *μνήμη* dans le texte, en particulier dans le cadre d'un ouvrage *περὶ μνήμης*. Inversement, il n'y a aucune raison apparente de laisser s'échapper ici le sujet du verbe.

Somn. Vig. 1, 454^a21–24

οὔτε γάρ, εἴ τι ἔστι ζῶιον μὴ ἔχον αἰ-[^a22]σθησιν, τοῦτ' ἐνδέχεται καθεῦδεν οὐδὲ ἐγρηγορέναι (ἀμ-[^a23]φω γάρ ἐστι τὰ πάθη ταῦτα περὶ διάθεσιν τοῦ πρώτου αἰ-[^a24]σθητικοῦ).

21 οὔτε **β(B^eP)γC^mMi** : οὐ **EXO^d** edd. : οὐδὲ **v** | ζῶιον **ω**] ζῶιον **coni.** Cannan (cf. Ross & Beare [1908] ad loc.) | μὴ ἔχον **β(B^eP)** et iam Beare (1899) p. 467 : ἔχον **α** || 22 καθεῦδεν οὐδὲ ἐγρηγορέναι **β(B^eP)** : οὔτε καθεῦδεν οὔτε ἐγρηγορέναι **α** || 23 ἐστι **deest B^e** || 23–24 διάθεσιν **β(B^eP)** : αἰσθησιν **α** edd.

En effet, s'il existe un certain animal qui ne possède pas la perception, celui-ci ne peut être, ni endormi, ni non plus éveillé, car ces affections concernent toutes deux l'état l'état de la partie perceptive première.

Les manuscrits **P** et **B^e** transmettent ici ensemble la leçon de **β**, même s'il n'est pas possible de se prononcer avec certitude au sujet du verbe *ἐστι* en 454^a22. Cette leçon diverge du texte usuel sur trois points capitaux.

(a) Tout d'abord, au lieu des trois οὔτε successifs que l'on trouve dans α et qui ont gêné le copiste de E aussi bien que les éditeurs, lesquels transforment le premier en un simple οὐ, la leçon de β offre un unique couple de deux négations, οὔτε en ^a21 et οὐδὲ en ^a22. Celui-ci permet d'exprimer la négation de deux termes qui se trouvent en opposition l'un à l'autre¹⁸ et est donc particulièrement approprié s'agissant de nier en même temps l'obtention du sommeil et de la veille chez un même être. On supposera que c'est l'écart entre la première négation et le terme καθεύδειν en ^a22 qui a conduit dans α à une répétition de la négation avant ce même καθεύδειν et à la correction mécanique de son pendant en οὔτε.

(b) La négation μὴ avant ἔχον en ^a21 a déjà été conjecturée par Beare (1899), qui la reprend dans sa traduction d'Oxford¹⁹. Elle est adoptée par la suite dans l'édition de Ross (1955a). Cette négation est en réalité déjà présente dans le manuscrit P : elle n'a pas le statut d'une conjecture, mais bien d'une leçon attestée²⁰. L'accord de P avec B^e montre que cette négation n'est pas une conjecture de son copiste, mais qu'elle est issue du texte du *deperditus* β . L'infériorité, du point de vue du sens, de la leçon de la branche α est criante. Elle conduit d'abord à faire une hypothèse inutile. C'est en effet un slogan éculé chez Aristote que les animaux possèdent la perception, si bien qu'il n'y a nul besoin de faire l'hypothèse explicite de l'existence d'un « certain » (τι) animal qui aurait la propriété extraordinaire d'être capable de percevoir – à moins de construire l'argument comme une sorte d'ecthèse, mais là encore on voit mal ce qui le justifierait. On peut éventuellement comprendre la perte de la négation dans α à partir de là (à supposer qu'elle ne soit pas purement accidentelle), car l'existence d'un animal incapable de percevoir est une absurdité manifeste en contexte aristotélicien, laquelle n'est introduite ici que pour les besoins de l'argument.

Le sens de l'argument est obscur si l'on suit la leçon de la branche α , le propos semble verser dans l'incohérence complète. Supposons un animal capable de percevoir (ce qui est déjà un pléonasme), pourquoi ne pourrait-il ni dormir ni être éveillé ? La proposition conditionnelle est clairement fautive – Aristote est en train de montrer précisément le contraire, à savoir qu'un animal est nécessairement ou éveillé ou endormi – et elle n'a aucun lien avec sa justification qui suit dans le texte. Le problème posé par le texte est si flagrant qu'il retient déjà l'attention de Michel d'Éphèse, lequel connaît uniquement la leçon de γ . Ce dernier a parfaitement conscience du fait que le sens

¹⁸ Voir Kühner & Gerth II.2, §535.1.g, p. 290.

¹⁹ Beare rapporte également dans cette traduction une conjecture qui lui a été communiquée par Canan, qui consisterait à faire porter l'affirmation non pas sur un animal (τι ζῴιον), mais sur une partie de l'animal (τι ζῴιου). Cela pourrait résoudre le problème doctrinal mais n'est soutenu par aucun témoin, à la différence, peut-on maintenant savoir, de ce que Beare conjecture.

²⁰ Le manuscrit est déjà connu de Bekker, mais celui-ci ne prend pas en compte ses leçons pour les traités du sommeil, pas plus que Drossaart Lulofs. C'est le cas en revanche de W. D. Ross, mais sa collation du manuscrit semble avoir été fautive sur ce point.

obvie du texte ne saurait être correct et se débat, de son propre aveu, de manière assez désespérée.

Ἐντεῦθεν δεικνυσιν, ὅτι πᾶν ὃ ἐγρήγορον καθεύδει καὶ πᾶν τὸ καθεύδον γρηγορεῖ, καὶ οὐδέν ἐστι τῶν ὑπὸ σελήνην ζῶων, ὅπερ ἢ αἰεὶ καθεύδει ἢ αἰεὶ γρηγορεῖ, ἀλλὰ πᾶν τὸ ἐγρηγορὸς μεταβάλλει εἰς ὕπνον καὶ πᾶν τὸ ὑπνώτων εἰς ἐγρήγορον. τὸ δὲ ‘οὔτε γὰρ εἶ τί ἐστι ζῶιον ἔχον αἴσθησιν, τοῦτο ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορῆναι’, ὑποδύσκολόν πως ὄν, τοιοῦτόν ἐστιν· ‘οὐδὲν γὰρ ἐστι ζῶιον στερούμενον ἀμφοτέρων, ὥστε μήτε ἐγρηγορῆναι μήτε καθεύδειν’· τοῦτο γὰρ τῶν ἀψύχων ἐστίν· τὰ γὰρ ἄψυχα οὔτε γρηγοροῦσιν οὔτε καθεύδουσι, πᾶν δὲ ζῶιον, ὡς δειχθήσεται, καὶ ἐγρήγορε καὶ καθεύδει.

Il montre dans ce passage que tout animal qui veille dort et que tout animal qui dort veille, et qu’il n’y a aucun animal sublunaire qui dorme tout le temps ou veille tout le temps, mais que tout animal éveillé s’endort et que tout animal endormi s’éveille. Quant à la phrase « en effet, s’il y a un animal possédant la perception, celui-ci ne peut ni dormir ni veiller » [454^a21–24], qui est assez difficile, cela veut dire en gros : « il n’y a en effet aucun animal qui soit privé des deux, de sorte qu’il ne veille ni ne dorme ». En effet, un tel être fait partie des inanimés, car les êtres inanimés ne veillent ni de dorment, alors que tout animal, comme cela va être montré, veille et dort à la fois. (*In PN*, 44.8–16)

Michel affirme que l’apodose qu’il lit dans son exemplaire d’Aristote οὔτε γὰρ ... τοῦτ’ ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορῆναι signifie qu’il n’est pas possible qu’un animal qui vérifie la condition énoncée dans la protase ne veille ni ne dorme. Comme cette condition, posséder la perception, est par définition vérifiée par tout animal, la phrase voudrait donc dire que tout animal doit être, à n’importe quel moment du temps, endormi ou éveillé.

Comme Michel l’admet lui-même, il est, sinon impossible, du moins très peu aisé de faire dire cela au texte. L’accumulation superflue d’une même négation, dans ce cas οὔτε, équivaut normalement à l’emploi simple de la négation, les négations successives n’ayant pas vocation à se supprimer mutuellement en grec²¹. Les éditeurs ayant pris conscience du problème ont cherché à jouer sur les différentes formes de négation pour obtenir cet effet : Biehl (1898), suivi par Mugnier (1953), retient la leçon fournie par E (οὐ γὰρ ... τοῦτ’ ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορῆναι) ; Drossaart Lulofs (1943), suivi par Hett (1957), adopte la leçon qu’il connaît par L (οὐδὲ γὰρ ... τοῦτ’ ἐνδέχεται οὔτε καθεύδειν οὔτε ἐγρηγορῆναι). Une telle solution est assez fragile, d’une part parce que la négation initiale οὔτε est attestée dans **β** et dans **γ**, d’autre part parce que, s’il y a effectivement des situations où des négations successives peuvent se supprimer, c’est en général parce qu’elles se rapportent clairement à des parties de la phrase que la syntaxe distingue²². Si c’est cela qu’il a voulu dire, force est de constater qu’Aristote aurait pu s’exprimer de manière beaucoup plus claire.

²¹ Kühner & Gerth II.2, §514.1, pp. 203–204.

²² Voir les exemples cités par Kühner & Gerth II.2, §514.1 An. 1, p. 205 : Ἀσκληπιὸς οὐκ ἀγνοῖαί οὐδὲ ἀπειρίαί τούτου τοῦ εἴδους τῆς ἰατρικῆς τοῖς ἐκγόνοις οὐ κατέδειξεν αὐτό, ἀλλ’ εἰδώς κτλ., Platon, *Répub-*

Cette difficulté disparaît avec la leçon de β . La fausseté de l'apodose n'a alors plus besoin d'être contournée par un jeu artificiel avec les négations, parce que la protase est désormais tout aussi fausse : si un animal n'est pas doté de la perception (ce qui est normalement impossible), alors il ne dort ni ne veille (ce qui n'est le cas d'aucun animal). On peut alors tout à fait interpréter l'apodose comme ayant le sens qui est selon toute apparence le sien sans faire dire une fausseté à Aristote. Le sens du texte correspond en effet à une proposition conditionnelle « p implique q ». Celle-ci est complètement fausse si on lit le texte transmis par α , où p est une vérité triviale (tout animal possède la perception) et q paraît tout aussi trivialement fausse (il y a des animaux dotés de perception qui veillent et dorment). L'interprète est alors contraint de chercher à transformer q en non- q par des moyens linguistiques douteux. La situation change du tout au tout avec β : p est alors trivialement fausse pour la même raison pour laquelle elle était trivialement vraie précédemment (p au sein de β correspond en effet à non- p au sein de α , puisque la différence tient à l'ajout d'une négation au sein de la protase), si bien que la fausseté de q ne menace pas la vérité de la proposition conditionnelle, quelle que soit la manière dont l'on pense la vérité logique d'un tel système.

On se demandera pourtant d'où vient cette étrange hypothèse d'un animal incapable de perception que l'on lit dans le texte β . Je propose d'envisager cette section comme s'inscrivant dans la continuité la précédente, traitant des plantes : Aristote passe de la considération du cas des êtres vivants qui n'ont pas la perception, les plantes, et donc ne dorment ni ne veillent, à celui des animaux, qui possèdent, eux, la perception. Il veut montrer que c'est cette capacité propre aux animaux, la perception, qui rend compte du fait qu'ils veillent et dorment. Il introduit pour ce faire la prémisse, fausse par elle-même (sauf à supposer un animal très incomplet ou gravement mutilé)²³, de l'existence

lique III, 406C, « Asclépius s'est abstenu de révéler ce type de médecine à ses descendants, non pas par ignorance, pas plus que par incurie, mais délibérément » ; οὔτοι γὰρ οὐ διὰ τὸ μὴ ἀκοντίζειν οὐκ ἔβαλον αὐτόν, Antiphon, IV.6.2, « ce n'est pas faute d'avoir lancé leur projectile qu'ils ne l'ont pas touché » ; οὐ γὰρ δὴπου Κτησιφῶντα μὲν δύναιται διώκειν δι' ἐμέ, ἐμὲ δ', εἶπερ ἐξελέγξειν ἐνόμιζεν, αὐτόν οὐκ ἂν ἐγράψατο, Démosthène, *Sur la couronne*, 13, « ce n'est évidemment pas le cas qu'il puisse poursuivre pénalement Ctésiphon à cause de moi mais qu'il ne l'ait pas pu dans mon cas, s'il pensait pouvoir m'inculper ».

²³ Beare pense que l'hypothèse est introduite parce qu'elle correspond à une situation réelle et évoque à ce sujet le cas de l'embryon eu égard à sa capacité perceptive. Il me paraît plus juste de la considérer comme une sorte d'expérience de pensée. Un animal incapable de percevoir n'en est plus vraiment un aux yeux d'Aristote, ou pas encore. Le traitement complexe du « sommeil » ou de la « vie végétative » de l'embryon en *Gener. An.* V.1 (voir à ce sujet Lefebvre [2020]) révèle que la liaison entre perception et animalité est si forte qu'au-delà d'un certain seuil de restrictions portant sur la première le statut d'animal de l'être en question doit être nuancé. Si l'on doit à tout prix trouver un référent existant à cette possibilité théorique, le meilleur candidat me paraît être le cas de l'astre, qui représente, en un certain sens, un animal dépourvu de sommeil, mais sa considération se situe au-delà de la perspective de ce passage, et sans doute du traité en général.

d'un être qui serait un animal sans être doté de la perception. C'est une hypothèse gratuite qui a pour seule visée de mettre en lumière les conséquences de cette situation quant à la vie que mènerait un tel être : si un animal ne peut percevoir, il ne peut pas non plus, ni dormir, ni être éveillé, parce que ces deux affections concernent la partie perceptive. Le simple fait d'être un animal n'est pas ce qui compte quant à la possession de ces attributs, le facteur pertinent est, à proprement parler, la perception. La proposition conditionnelle est ainsi justifiée de manière parfaitement cohérente par ce qui suit, le passage a pour fonction de mettre en avant le lien étroit qui unit la capacité de percevoir aux états de veille et de sommeil.

(c) Je n'ai pas trouvé de passage parallèle où Aristote parlerait d'un « état » (διάθεσις) de la faculté première de percevoir. Son usage ici, si l'on suit la leçon de β , épouse néanmoins parfaitement la caractérisation de cette notion en *Cat.* 8 comme une disposition moins stable et plus susceptible de changement par rapport à une ἔξις, étant donné que le passage de la veille au sommeil, et réciproquement, est quotidien. Le terme est aussi utilisé en *Gener. An.* (V.1, 778^b35) au sujet de l'état de l'embryon relativement à sa capacité de percevoir, qui est dite semblable au sommeil, ce qui laisse penser que le sommeil appartient lui aussi à la catégorie de l'état. Il n'y a rien de radicalement incorrect, à mon avis, à parler avec la leçon de α , de *perception* de la faculté première de *percevoir*, mais l'expression est extrêmement redondante, même pour Aristote. On pourrait la comprendre comme se référant à l'activité de la capacité en question²⁴, ce qui n'ôte rien à son inélégance. En outre, une corruption de *περὶ διάθεσιν* en *περὶ αἰσθησιν* semble plus probable qu'en sens inverse quand la suite du texte est *τοῦ πρώτου αισθητικῶς*, si bien qu'il convient de considérer la leçon de β comme la seule authentique.

24 C'est ainsi que procède la traduction d'Oxford (« *these are affections of the activity of the primary faculty of sense-perception* »), on ne comprend alors plus bien pourquoi Aristote se serait refusé à employer le terme d'ἐνέργεια. La tentative la plus poussée pour donner sens à cette expression est probablement celle de Gregorić (2007), qui en fait l'une des pierres angulaires de sa distinction entre une capacité « sensorielle » (*sensory*), responsable de la perception au sens étroit, et une capacité « perceptive » (*perceptual*), qui inclurait la première mais aussi la φαντασία et qui correspondrait à l'expression τὸ πρῶτον αισθητικόν ici (« *unless the primary perceptual capacity was also in charge of something other than perception, notably of imagination which is active during sleep, it would be rather difficult to explain the qualification "related to perception"* », p. 55). Cette distinction n'a pourtant guère de fondement dans le *corpus* (même ce passage n'attribue pas explicitement d'autre fonction au πρῶτον αισθητικόν que celle de percevoir) et a échoué à s'imposer au sein de la communauté des exégètes – voir la critique acerbe de Chr. Shields au sein des *Notre Dame Philosophical Reviews* (disponible en ligne : <https://ndpr.nd.edu/reviews/aristotle-on-the-common-sense/>, dernière consultation en septembre 2022) : « *nowhere in all this does Aristotle state or suggest that there is a sensory faculty distinct from the perceptual faculty, the aisthêtikon, which he systematically recognizes across his psychological writings* ».

Somn. Vig. 2, 455^b13–22

δι' ἣν δ' αἰτίαν συμβαίνει τὸ καθεύδειν, καὶ ποῖόν τι [^b14] τὸ πάθος ἐστί, λεκτέον. [^b15] καὶ γὰρ τὸ τίνοος ἔνεκεν, καὶ ὅθεν ἡ ἀρχὴ τῆς κινήσεως, καὶ [^b16] τὴν ὕλην καὶ τὸν λόγον αἴτιον εἶναι φαμεν. πρῶτον μὲν [^b17] οὖν ἐπειδὴ λέγομεν τὴν φύσιν ἔνεκά του ποιεῖν, τοῦτο δὲ ἀγα-^b[18]θόν τι, τὴν δ' ἀνάπαυσιν παντὶ τῷ πεφυκότι κινεῖσθαι, μὴ [^b19] δυναμένῳ δ' αἰεὶ καὶ συνεχῶς κινεῖσθαι μεθ' ἡδονῆς ἀναγ-^b[20]καίον εἶναι, καὶ ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαυσιν, τῷ δὲ ὕπνῳ δι' αὐτὴν τὴν ἀλή-^b[21]θειαν προσάπτουσι τὴν μεταφορὰν ταύτην ὡς ἀναπαύσει ὄντι· [^b22] ὥστε σωτηρίας ἔνεκα τῶν ζώων ὑπάρχει.

14 λεκτέον **β(B^oΓ2(dicendum Guil^{Nr}))** : λεκτέον· ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας **α** (*dicendum. Quoniam Vero modi plures sunt causarum Anon Guil^{vulg}*) || 15 ἔνεκεν **β(B^oP)γ** Mich^l(49.17) : ἔνεκα **EC^cMi** || 17 οὖν **β(B^oP)γ** : om. **EC^cMi** || 19 δυναμένῳ ω] δυναμένων E || 20 καὶ ὠφέλιμον τὴν ἀνάπαυσιν **β(B^oP)E¹C^cMiZ^a** : καὶ ὠφέλιμον γ || 20–21 δι' αὐτὴν τὴν ἀλήθειαν ω] αὐτὴν τῇ ἀληθείᾳ E¹ : αὐτῇ τῇ ἀληθείᾳ Y edd. || 21 μεταφορὰν ω] καταφορὰν E || 22 ὑπάρχει **β(B^oP)γ** : ὑπάρχειν **EC^cMi**

Du fait de quelle cause le sommeil survient et de quelle sorte d'affection il s'agit, voilà ce qu'il faut dire. Nous affirmons en effet que sont une cause à la fois le ce en vue de quoi, ce d'où vient l'origine du mouvement, la matière et l'énoncé. Tout d'abord, puisque nous disons que la nature agit en vue de quelque chose et que cette chose est un certain bien, puisque pour tout ce qui se meut par nature sans être capable de se mouvoir toujours et continuellement avec plaisir le repos est nécessaire, et puisque c'est sous l'effet de la vérité même qu'est attachée au sommeil cette métaphore qui en fait un « repos », c'est donc en vue de leur préservation que le sommeil est présent chez les animaux.

La divergence la plus spectaculaire concerne la clause ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας en 455^b14, qui figure dans toutes les éditions précédentes : elle est absente de la branche **β**, représentée ici par les manuscrits **B^o** et **P** ainsi que probablement par **Γ2**, l'exemplaire perdu de cette branche employé par Guillaume de Moerbeke. La partie correspondant à cette phrase dans la traduction latine (*quoniam vero modi plures sunt causarum*) est soulignée (ce qui invite à la retirer du texte) dans le manuscrit **Sw**, lequel transmet la dernière révision de sa traduction. Si l'on veut comprendre cette leçon, il ne faut pas faire grand cas des parenthèses que les éditeurs placent habituellement autour de l'énumération des quatre causes (καὶ γὰρ τὸ τίνοος ἔνεκεν ... αἴτιον εἶναι φαμεν, 455^b15–16)²⁵. Il faut mettre au passif de la leçon de **α**, outre sa lourdeur, la difficulté qu'il y a à intégrer la proposition ἐπεὶ δὲ τρόποι πλείους τῆς αἰτίας au reste de la phrase : l'expression καὶ γὰρ dans la suite du texte (445^b15) ne peut pas répondre à ἐπεὶ δέ. On met donc cette clause entre parenthèses, mais le problème est alors que la pro-

²⁵ L'expression de « mode de causalité » (τρόπος τῆς αἰτίας) est à peu près attestée comme aristotélicienne, y compris s'agissant de distinguer les espèces canoniques de causes. Voir par exemple *Part. An. I.1*, 642^a13–15 : ὅτι μὲν οὖν δύο τρόποι τῆς αἰτίας, καὶ δεῖ λέγοντας τυγχάνειν μάλιστα μὲν ἀμφοῖν, εἰ δὲ μὴ, δῆλόν γε περιᾶσθαι ποιεῖν.

position suivante commence par πρῶτον μὲν οὖν ἐπειδὴ ... (P16–17). Non seulement il est peu satisfaisant de voir une clause débutant par ἐπεὶ δὲ avoir pour répondant une autre qui se prolonge aussitôt par ἐπειδὴ, mais il est même impossible pour une apodose au beau milieu d'une phrase de commencer par μὲν οὖν, qui plus est πρῶτον μὲν οὖν²⁶. La leçon de **α** est donc catastrophique du point de vue de la syntaxe. Elle se laisse en outre expliquer comme issue d'une remarque scolaire portant sur l'introduction de la doctrine des quatre causes, laquelle aurait été maladroitement intégrée au texte.

Somn. Vig. 2, 456^a15–21

ἐπεὶ δὲ κινεῖν μὲν τι ἢ ποιεῖν ἄνευ ἰσχύος [16] ἀδύνατον, ἰσχὺν δὲ ποιεῖ ἢ τοῦ πνεύματος κάθεξις, τοῖς μὲν [17] εἰσπιφραμένοις ἢ θύραθεν, τοῖς δὲ μὴ ἀναπνεύουσιν ἢ σύμ-[18] φυτος (διὸ καὶ βομβοῦντα φαίνεται τὰ πτερωτά, ὅταν κινήται, [19] τῆι τρίψει τοῦ πνεύματος προσπίπτοντος πρὸς τὸ ὑπόζωμα [20] τῶν ὀλοπτέρων), κινεῖται δὲ πᾶν αἰσθήσεώς τινος γενομένης [21] ἢ οἰκείας ἢ ἀλλοτρίας ἐν τῷ πρώτῳ αἰσθητηρίῳ ...

17 εἰσπιφραμένοις **β(B^e)** : εἰσφερομένοις **αP** || 20 πᾶν **β(B^eP)EC^mMiz^a** : ἅπαν γ | γενομένης] γινομένης **EPN**

Puisqu'il est impossible de mouvoir ou de faire quoi que ce soit sans force, que la force est produite par la rétention du souffle, pour les êtres qui l'inspirent celle du souffle externe et pour ceux qui ne respirent pas celle du souffle qui leur est connaturel (c'est pourquoi les insectes ailés semblent bourdonner lorsqu'ils se déplacent, du fait de la friction de ce souffle qui se heurte à l'abdomen des holoptères) et puisqu'il y a un mouvement quand se produit une perception au sein de la partie perceptive première, qu'elle soit interne ou externe ...

En 456^a17, on ne connaissait jusqu'à présent que la leçon du *deperditus α*, εἰσφερομένοις. On ne connaît que deux emplois de ce verbe en lien avec la respiration chez Aristote²⁷ : ce passage (d'ailleurs cité par *LSJ*, s. v. εἰσφέρω, II.6, comme seul exemple de la signification « *to draw breath* ») et un autre à la fin du traité *VM* où le fonctionnement du poumon est comparé à celui d'un soufflet de forge (αἰρομένου

²⁶ Les exemples les plus proches que l'on puisse trouver dans la section correspondante chez Denniston (1954), pp. 470–480, concernent selon lui des cas où οὖν vient accentuer une opposition entre μὲν et δὲ : ἐπεὶ δ' ἀφίκοντο πρὸς χωρίον ὃ πόλιν μὲν οὐκ εἶχεν οὐδ' οἰκίας, συνεληλυθότες δ' ἦσαν αὐτόσε καὶ ἄνδρες καὶ γυναῖκες καὶ κτήνη πολλά, Χειρίσοφος μὲν οὖν πρὸς τοῦτο προσέβαλλεν εὐθύς ἦκων· ἐπειδὴ δὲ ἡ πρώτη τάξις ἀπέκαμνε, ἄλλη προσήει καὶ αὖθις ἄλλη, « lorsque les Grecs arrivèrent dans un territoire où il n'y avait aucune cité, et pas même une habitation, mais où s'étaient rassemblés en masse des hommes, des femmes et leur bétail, Cheirisophos entreprit de l'attaquer dès son arrivée : lorsque la première ligne était fatiguée, une autre la relevait et ainsi de suite », Xénophon, *Anabase* IV, 7.2. Ce n'est pas le cas ici. Il n'y a aucune attestation d'un usage apodotique de l'expression πρῶτον μὲν οὖν chez Aristote, on la trouve toujours placée en début de phrase.

²⁷ Voir Bonitz (1870), s. v. εἰσφέρειν, 224^b56–58.

γάρ, καθάπερ εἰς τὰς φύσας, ἀναγκαῖον εἰσφερεῖν τὸν ἀέρα τὸν θύραθεν ψυχρὸν ὄντα, 480^a29–30). Ce dernier passage a déjà paru suspect à Bekker (1831) : εἰσφέρω signifie normalement « apporter, introduire », ce qui ne convient pas vraiment relativement à l'action d'attirer ou de laisser entrer en soi l'air ambiant²⁸. Bekker conjecture pour cette raison dans son apparat εἰσφερεῖν, conjecture que la grande majorité des éditeurs suivants ont adoptée en dépit du fait que la leçon transmise par tous les manuscrits est εἰσφερεῖν. La corruption paraît en effet des plus faciles, tandis que εἰσφρέω est attesté, surtout au moyen, avec le sens de « laisser entrer, admettre » que le contexte exige²⁹.

C'est exactement la même situation ici, si ce n'est que l'on a affaire au participe. Seulement, aucun éditeur ne s'est aventuré à tenter de corriger le texte de la sorte. Le témoignage du manuscrit B^e apporte la leçon qu'il aurait probablement fallu conjecturer, εἰσπιφραμένοις. Il ne fait aucun doute qu'il ne s'agit pas là d'une conjecture de copiste, mais de la véritable *lectio difficilior* : le verbe εἰσφρέω est beaucoup plus rare que εἰσφέρω, qui plus est avec son thème originel en εἰσπίφρημι^{*30} et en contexte physiologique et médical. Il ne se rencontre d'ailleurs jamais employé ailleurs au sujet de la respiration. On notera de surcroît que l'unique attestation de ce thème se trouve justement chez Aristote, en *Hist. An.* V.6, 541^b11 (ἤι ἐσπιφράναι εἰς τὸν μυκτῆρα τῆς θηλείας, à propos de l'organe reproducteur de la pieuvre mâle, censé pénétrer la narine de la femelle). La leçon εἰσπιφραμένοις est donc incontestablement supérieure ici. Il n'y a de fait qu'une seule manière plausible d'expliquer le processus ayant abouti aux deux leçons transmises : εἰσπιφραμένοις a été corrigé en quelque chose comme εἰσφρομένοις par un copiste voulant rétablir le thème en φρέω, pratiquement le seul attesté en-dehors d'Aristote, et cette leçon s'est corrompue en εἰσφερομένοις de manière semblable à ce qui s'est produit dans l'archétype en 470^a29, la faute étant extrêmement facile. Dans les deux cas, c'est le verbe εἰσφρέω, pour parler de la respiration, qu'il faut respectivement adopter et rétablir.

²⁸ Le moyen εἰσφέρεσθαι conviendrait déjà mieux de ce point de vue, Aristote l'employant notamment en *Gener. An.* IV.2, 767^a32 (μάλιστα δὲ διὰ τὴν τοῦ ὕδατος τροφήν· τοῦτο γὰρ πλεῖστον εἰσφέρονται) pour exprimer l'action pour un animal de prélever de l'eau de l'environnement, c'est-à-dire de boire.

²⁹ Voir Euripide, *Troyennes*, 652–653, ἔσω τε μελάθρων κομψὰ θηλειῶν ἔπη / οὐκ εἰσεφρούμην, « je n'admettrais pas en ma demeure les propos malins des femmes » ; Aristophane, *Guêpes*, 893, ὡς ἡνίκ' ἂν λέγωσιν, οὐκ εἰσφρήσομεν, « aussitôt que le procès commencera, nous ne laisserons entrer personne » ; Démosthène, *Sur les affaires de Chersonèse*, 15, τοῦτους εἰσφρήσεσθαι μᾶλλον ἢ κείνῳ παραδώσειν τὴν πόλιν, « ils préférèrent laisser ceux-ci entrer plutôt que de lui livrer la cité ».

³⁰ Voir à ce sujet Chantraine (1999), s. v. πίφρημι*, p. 908. En dépit du fait que cette forme, connue par son attestation en *Hist. An.* V.6, 541^b11, a été attaquée par Nauck (1880), p. 22, elle est bel et bien classique et attique, voir à ce sujet Kühner & Gerth I.2, §268.2, p. 173, et §343, pp. 521–522, et Schwyzer (1939) I, p. 695, Zusatz 3.

Insomn. 2, 460^a14–18

ὁ δὲ χαλκὸς διὰ [^a15] τὸ καθαρὸς εἶναι ὁποιασοῦν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα (δεῖ δὲ [^a16] νοῆσαι οἶον τρίψιν οὔσαν τὴν τοῦ ἀέρος ἀφῆν καὶ ὥσπερ ἔκ-^a[^a17]μαξιν καὶ ἀνάπλησιν) – διὰ δὲ τὸ καθαρὸν ἐνδηλος γίνεται [^a18] ὀπηλικηοῦν οὔσα.

14–15 διὰ τὸ **β(B^o)Z^aB^p** Mich^l(66.14) : διὰ μὲν τὸ **αP** || 15 καθαρὸς **β(B^oT2(purum Guil^{Nr}))EC^cMiZ^a** : λείος **γ** Mich^l(66.14) edd. (*planum* Anon Guil^{vulg}) | δεῖ δὲ **β(B^o)γP** : δὲ δεῖ **EZ^a** : δεῖ γὰρ **C^cMi** || 17 ἀνάπλησιν **β(B^o)EC^cMi** : ἀνάπλυσιν **γP** (*explicationem* Anon, *ablutionem* Guil) : ἀνάπλωσιν N | ἐνδηλος **β(B^o)UNLH^a** : ἔκδηλος **EC^cMiηX**

Le bronze, parce qu'il est pur, est particulièrement sensible au contact de toute sorte (il faut envisager le contact de l'air comme un frottement, comparable à un essuiement et à un dépôt) – parce qu'il est pur, donc, le moindre contact y devient apparent.

Laissons provisoirement de côté la longue incise δεῖ δὲ νοῆσαι ... ἀνάπλυσιν en 460^a15–17 afin de rendre la difficulté principale plus visible. Les éditeurs ont jusqu'à présent unanimement favorisé en 460^a15 la leçon de **γ**, τὸ λείος εἶναι, contre celle de **E** et de la famille de **C^c31**, τὸ καθαρὸς εἶναι, laquelle s'avère être partagée par l'hyparchétype **β**. Il y a trois excellentes raisons au moins de prendre le parti de **γ**. (1) Si l'on tient compte des particules transmises dans **α**, on ne peut pas, semble-t-il, raisonnablement opposer deux clauses identiques, διὰ μὲν τὸ καθαρὸς εἶναι en 460^a14–15 à διὰ δὲ τὸ καθαρὸν en 460^a17. (2) Aristote reprend immédiatement après ces deux propriétés de lisseur et de pureté pour expliquer deux aspects différents de la réceptivité des miroirs (460^a18–21, τοῦ δὲ μὴ ἀπιέναι ταχέως ἐκ τῶν καινῶν κατόπτρων αἴτιον τὸ καθαρὸν εἶναι καὶ λείον· διαδύεται γὰρ διὰ τῶν τοιούτων καὶ εἰς βάθος καὶ πάντη, διὰ μὲν τὸ καθαρὸν εἰς βάθος, διὰ δὲ τὸ λείον πάντη) : la lisseur explique le fait que l'impression est reçue uniformément sur toute la surface, la pureté le fait qu'elle s'imprime en profondeur. (3) Il est connu par ailleurs que, selon Aristote, être lisse est pour une surface une propriété essentielle à la formation de reflets³², pour le bronze comme pour le reste, si bien qu'un miroir est nécessairement lisse, ce qui laisse penser que la propriété d'être lisse a un rôle à jouer quant à la formation des taches en question.

Le premier argument dépend de l'adoption de la particule μὲν en 460^a14, transmise uniquement par l'hyparchétype **α**. Les deux suivants en sont indépendants. Regardons toutefois le deuxième de plus près. Il est certain que la suite du texte invoque le fait

31 J'ignore pourquoi Ross (1955a) n'attribue dans son appareil critique cette leçon qu'au seul manuscrit E, alors qu'il a connaissance d'un manuscrit de la famille de **C^c**, **M**, dont les éditeurs précédents ont signalé qu'il la transmet également.

32 Le fait que les yeux soient lisses est présenté comme indispensable, et même comme la cause, à l'égard de leur capacité à réfléchir en *Sens.* 2, 437^a31–^b1 et en *Mete.* III.4, 373^a35. Voir également *An.* II.7, 419^b14–18 (οὐθὲνα γὰρ ποιεῖ ψόφον ἔρια ἂν πληγῆι, ἀλλὰ χαλκὸς καὶ ὅσα λεία καὶ κοῖλα· ὁ μὲν χαλκὸς ὅτι λείος, τὰ δὲ κοῖλα τῆι ἀνακλάσει πολλὰς ποιεῖ πληγὰς μετὰ τὴν πρώτην, ἀδυνατοῦντος ἐξελεθῆναι τοῦ κινηθέντος), d'autres passages encore sont cités par van der Eijk (1994), p. 180.

que le miroir est à la fois lisse et pur. Chacune de ces deux propriétés vient expliquer une modalité différente de sa capacité à recevoir des mouvements et à les manifester visuellement : la pureté est associée à la profondeur (εις βάθος), la propriété d'être lisse à l'ubiquité (πάντη, 460^a19–21). Je comprends cela comme signifiant que, plus le miroir est pur, plus il reçoit n'importe quel mouvement « en profondeur », ce qui implique qu'il peut recevoir des mouvements d'autant plus superficiels parce qu'il y a d'autant moins de distinction entre les différentes couches de sa surface que son matériau est pur. Par contraste, la propriété d'être lisse renvoie au fait qu'il n'y a pas de distinction du point de vue de l'arrangement spatial entre les différentes parties du miroir, si bien que toutes reçoivent les mouvements de la même manière, à proportion de la pureté du matériau. Or ce partage des tâches entre la pureté et la propriété d'être lisse ne correspond pas du tout à l'articulation des deux clauses en 460^a14–15 et 17–18. Elles sont structurellement semblables, entre elles et vis-à-vis de 460^a19–21, en ce qu'elles attribuent toutes les deux une certaine action ou affection des miroirs, exprimée par le verbe principal, à l'une de leurs propriétés, introduite par la préposition διά. La ressemblance va plus loin encore : la première affection est celle d'être « particulièrement sensible aux contacts de toutes sortes » (ὅποιασούν ἀφῆς αἰσθάνεται μάλιστα), la seconde de « rendre apparent le moindre contact » (ἐνδηλος γίνεται ὀπηλικροῦν οὔσα, la répétition du mot féminin ἀφή en 460^a16 rend évident que c'est lui qui doit être suppléé). Y a-t-il réellement une distinction entre ces deux attributs ? La réponse, me semble-t-il, doit être négative. Pour qu'ils soient réellement différents, il faudrait qu'il y ait un processus supplémentaire entre le moment où le miroir reçoit l'affection de l'air à sa surface et celui où il manifeste qu'il est ainsi affecté en produisant une vision d'un certain type (par exemple d'une tache à sa surface). Ce n'est pas le cas : ce sont deux descriptions d'un seul et même processus, l'une passive (parce que l'on considère le miroir par rapport à l'air qui l'affecte) et l'autre active (parce que l'on considère le miroir par rapport à la vision qu'il cause). Le troisième argument n'est pas décisif, parce que le texte a uniquement insisté sur la nécessité de la pureté du miroir jusque-là (voir 459^b27) par rapport au phénomène dont il est question et que la suite du texte va donner un rôle très différent à la propriété d'être lisse.

Le meilleur parti à prendre est par conséquent de remarquer que rien ne fait obstacle à l'adoption de l'adjectif καθάρως en 460^a15, qui est de toute évidence celui présent dans l'archétype de la transmission, à partir du moment où l'on se détourne de la leçon de *α* pour ne plus lire aussi la particule μέν à cet endroit. La clause διά δὲ τὸ καθαρὸν en 460^a17 n'a alors pas nécessairement vocation à s'opposer à διά τὸ καθαρὸς εἶναι en 460^a14–15, selon la leçon de *β*. La particule δέ peut revêtir une autre fonction, celle de mettre un terme à la digression au sujet de la nature du contact avec l'air débutée en 460^a15 (δεῖ δὲ νοῆσαι ...). Elle renoue le fil du propos en répétant d'une manière un peu différente ce qui venait d'être dit auparavant³³. On peut alors rendre compte

³³ Pour cet usage « résomptif » de la particule δέ, voir Denniston (1954), pp. 182–183, qui – une fois n'est pas coutume – cite même des exemples aristotéliens, par exemple *An. I.3*, 406^a4–11, où pas moins de

de ce qui s'est passé au sein du *deperditus* **a** et de sa descendance. Un copiste un peu pressé introduit la particule μέν en 460^a14 parce qu'il n'a pas compris la fonction de δέ en 460^a17 et veut distinguer le premier terme de ce qu'il croit être une opposition. Le copiste de la sous-branche de E laisse cela tel quel, en dépit de l'absurdité criante d'une opposition entre διὰ μὲν τὸ καθαρὸς εἶναι et διὰ δὲ τὸ καθαρὸν. Le problème est aperçu, en revanche, dans γ où l'on s'inspire du fait que deux propriétés sont mentionnées côte à côte dans la suite du texte pour corriger la première formule. Le geste est tellement habile qu'il a été poursuivi par tous les éditeurs modernes.

Au sein de l'incise, les éditeurs ont jusqu'à présent favorisé la leçon de γ, ὡσπερ ἔκμαξις καὶ ἀνάπλυσιν, en 460^a16–17. Ils avaient néanmoins aussi connaissance d'une autre leçon, qui ne diffère que par une seule voyelle, à savoir ὡσπερ ἔκμαξις καὶ ἀνάπλησιν, transmise par la branche de E et de C^c. Cette seconde leçon s'avère à présent être partagée par le manuscrit B^e, si bien qu'elle a toutes les chances de remonter à l'archétype de la transmission. Si la différence est infime sur le plan paléographique et même phonique (les voyelles η et υ se prononcent toutes deux [i], à partir au moins de la fin du deuxième siècle avant notre ère³⁴), elle n'en est pas moins considérable quant au sens. Les substantifs ἀνάπλυσις et ἀνάπλησις sont tous deux des *hapax legomena* au sein des textes classiques conservés³⁵, mais se laissent aisément comprendre par leur morphologie. Le premier est formé à partir du verbe πλύνω (« rincer, laver », en particulier son corps ou ses vêtements, voir par exemple Sophocle, *Électre*, 446). Le substantif πλύσις est bien attesté (voir par exemple *République* IV, 429e : « rincer » un vêtement peut le conduire à perdre sa teinte³⁶). En revanche ἀναπλύνω (« re-laver » ?) ne l'est pas avant la toute fin de la période antique. Le second est formé à partir du verbe ἀναπίμπλημι (« remplir », mais aussi « souiller », voir par exemple *Phédon*, 67a), lequel est parfaitement attesté et dont l'aoriste est, à l'infinitif, ἀναπλήσαι (*Apologie*, 32c). Même si la formation d'un *nomen actionis* πλήσις* à partir de ce verbe n'est pas attestée en tant que telle, on trouve chez Aristote l'adjectif ἀναπληστικός employé au sujet de la propriété d'un liquide d'épouser la forme de son contenant et ainsi d'être « capable de le

six lignes Bekker séparent l'occurrence initiale de la formule de sa reprise, qui est, là aussi, légèrement différent du point de vue de l'expression : διχῶς δὲ κινουμένου παντός – ἢ γὰρ καθ' ἕτερον ἢ καθ' αὐτό καθ' ἕτερον δὲ λέγομεν ὅσα κινεῖται τῶι ἐν κινουμένῳ εἶναι, ... – διχῶς δὲ λεγομένου τοῦ κινεῖσθαι κτλ. Signalons tout de même que Förster (1913), suivi par W. D. Ross, corrige le second διχῶς δὲ en διχῶς δὴ en spéculant à partir de la manière dont « Simplicius » et Thémistius paraphrasent le passage, contre tous les manuscrits conservés.

³⁴ Voir Threatte (1980) I, p. 160.

³⁵ Le nom ἀνάπλυσις a néanmoins reçu une entrée au sein du dictionnaire *LSJ*, laquelle se fonde uniquement sur ce passage. Le nom ἀνάπλησις est attesté dans le commentaire à *An.* attribué à Simplicius, 227.25.

³⁶ La même observation est consignée en *Sens.* 4, 441^b15–17, où le participe ἐναποπλύνοντες est employé pour exprimer cette action.

remplir » dont la formation le présuppose³⁷. De prime abord donc, ἀνάπλησις a plus de chances d'être authentique, en raison du fait que les mots ἀναπιμπλημι et ἀναπληστικός le sont, alors qu'il n'existe pas de composé connu en grec classique formé à partir de ἀνα- et de πλύνω.

Du point de vue sémantique, le substantif en question forme un couple avec ἐκμάξις, un autre *nomen actionis* formé à partir du verbe ἐκμάσσω (« mouler », mais aussi « essuyer »). Celui-ci est employé deux fois au sein du *corpus aristotelicum* : en *Hist. An.* X.40 au sujet de la récolte du pollen par les abeilles (τὸν δὲ κηρὸν ἀναλαμβάνουσιν αἱ μέλισσαι ἀριχόμεναι πρὸς τὰ βρύα ὀξέως τοῖς ἔμπροσθεν ποσί· τούτους δ' ἐκμάττουσιν εἰς τοὺς μέσους, τοὺς δὲ μέσους εἰς τὰ βλαισὰ τῶν ὀπισθίων, « les abeilles récoltent la cire en escaladant l'extrémité de la corolle des fleurs au moyen de leurs pattes avant, puis en les essuyant contre leurs pattes intermédiaires, et celles-ci contre la courbe de leurs pattes avant », 624^a33–^b2), et surtout peu avant ce passage en *Insomn.* 2, 459^b31–32, au sujet de la possibilité d'essuyer la tache que produiraient sur les miroirs les yeux des femmes pendant leurs menstrues (οὐ ράιδιον ἐκμάξαι τὴν τοιαύτην κηλίδα, « une telle tache n'est pas facile à essuyer »). Si l'on lit la leçon de γ que retiennent les éditeurs précédents en 460^a16–17, le couple ἐκμάξιν καὶ ἀνάπλυσιν paraît devoir désigner deux actions distinctes de lavage, celle d'essuyer (au moyen de quelque chose comme un torchon) et celle de rincer (en se servant d'eau). Le rapprochement du contact avec l'air de ces deux modalités de lavement et du substantif τριψίς (« frottement »)³⁸ semble ainsi souligner que l'air agit sur le miroir comme l'eau que l'on utilise pour rincer un objet : il ruisselle le long de sa surface, si bien que l'on peut, avec un certain effort d'imagination, s'imaginer que ce qu'Aristote veut dire est qu'il laisse des traces, dont la tache en question, comme si l'air déteignait sur le miroir. La comparaison demeure très maladroite : même si rincer un vêtement peut le faire déteindre dans l'eau employée, cette action consiste surtout à enlever des taches, alors qu'Aristote vise ici à expliquer précisément le processus inverse, à savoir l'engendrement d'une tache. C'est d'autant plus incompréhensible que cette clause intervient dans une section où l'on suppose que la surface du miroir est « pure » et fait suite à une comparaison du processus par lequel le miroir acquiert cette tache avec celui par lequel un vêtement devient sale (ὥσπερ δὲ τῶν ἱματίων, τὰ μάλιστα καθαρὰ τάχιστα κηλιδοῦται, 460^a12–13)³⁹. Aristote aurait ainsi décrit le transfert d'une tache comme le lavage d'une chose sur une autre.

37 Voir *Gener. Corr.* II.1, 329^b34–330^a2 (τὸ ἀναπληστικόν ἐστὶ τοῦ ὑγροῦ διὰ τὸ μὴ ὄρισθαι μὲν εὐόριστον δ' εἶναι καὶ ἀκολουθεῖν τῷ ἀπτομένῳ, « la propriété d'être « apte à remplir » est caractéristique de l'humide, parce qu'il n'a pas de délimitation propre tout en se laissant aisément délimiter en fonction de ce avec quoi il est en contact ») ; *Part. An.* II.3, 649^b16 ; *Probl.* XXV.12, 939^a31. L'adjectif est de nouveau employé par les commentateurs ultérieurs, à commencer par Alexandre d'Aphrodise (*In Sens.*, 71.1).

38 Dans le même ordre d'idées, le nom τριψίς est employé en *Col.* 3, 793^a17, pour désigner l'action de polir la surface d'un objet, ce qui s'applique évidemment à un miroir.

39 Les traducteurs ont parfois recours à des acrobaties désespérées pour sauver le passage. Hett (1957), dont s'inspire Gallop (1996), traduit ainsi « one must regard the impact of the air as a kind of friction or impression or washing » et se fend d'une note, p. 359, pour expliquer qu'il ne faut surtout pas compren-

En revanche, si l'on lit la leçon de l'archétype, ἔκμαξιν καὶ ἀνάπλησιν, il n'est plus question d'associer le processus à un quelconque nettoyage, on quitte complètement le domaine de la propreté et de la souillure. Libéré d'une telle association, ἔκμαξιν se laisse comprendre comme renvoyant à l'action de mouler ou d'imprimer quelque chose, par exemple sur de l'argile ou de la cire, si bien que son couple avec ἀνάπλησις (« remplir ») représente un bien meilleur terme de comparaison pour un processus par lequel un objet reçoit à sa surface une propriété matérielle nouvelle. Le problème est alors de donner sens à cette association de deux actions qui paraissent malgré tout bien distinctes, celle exprimée par ἔκμαξιν, laquelle consiste à donner une forme à un matériau, et celle exprimée par ἀνάπλησις, laquelle consiste à donner un contenu à un contenant. Une solution est offerte par la prise en considération des sens du verbe ἀναπίμπλημι dans le *corpus aristotelicum* : celui-ci ne renvoie pas seulement à l'action de remplir un contenant vide, mais aussi à l'action par laquelle une substance matérielle s'infiltré dans une autre, en particulier à sa surface, et ainsi la « sature ». Ainsi, en *Probl.* XXXVII.8, 967^b4, le verbe est employé pour désigner l'action du feu lorsqu'il noircit la terre cuite (τὸ δὲ πῦρ τὸν κέραμον ἀναπιμπλάι, ἣ ἀναφέρει ἀσβόλωι) : il la « remplit » de suie, ce qui signifie, non pas que le récipient en terre cuite est rempli d'une montagne de suie, mais que ses parois sont recouvertes d'une pellicule de suie, qu'elles sont saturées de cette substance. Cela autorise à considérer que le nom ἀνάπλησις renvoie dans ce passage du traité *Insomn.* à l'action par laquelle l'air, au contact du miroir, « sature » ou « recouvre » sa surface et y laisse ainsi une empreinte ou un dépôt, ce qui correspond à la tache que l'on voit. La leçon de l'archétype est ainsi recevable et elle rend la comparaison beaucoup plus claire, une fois le sens des termes bien compris, que la leçon de γ. La faute ayant abouti à cette dernière s'explique probablement, si ce n'est par la phonétique seule, par le souvenir de l'occurrence du verbe ἐκμάζει en 459^b31, qui aura conduit un copiste à croire qu'il s'agissait encore une fois de parler d'une opération de nettoyage.

Insomn. 2, 460^a28–32

[^a28–30] τάχεως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος· οὐ γὰρ μόνον τῶν ἐμβαλλομένων ἢ ὑπερκριναμένων [^a31] ἀλλὰ καὶ τῶν πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ πεφυ-^a32]κότων ἀναλαμβάνουσι τὰς ὀσμάς.

28–30 τάχεως γὰρ λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς καὶ τὸ ἔλαιον παρασκευασθὲν καὶ ὁ οἶνος **B**(**B**^e(... παρασκευασθὲν ... πλησίον ...))**E**(πλησίον)**C**^e**Mi****IP** : τό τε γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς, καὶ οἱ οἶνοι τὸ αὐτὸ τοῦτο πάσχουσιν γ : τὸ γὰρ παρασκευασθὲν ἔλαιον ταχέως λαμβάνει τὰς τῶν πλησίον ὀσμάς Mich^a(33–34) || 30 ὑπερκριναμένων **E**¹ : ὑπὲρ τῶν κριμαμένων **B**^e : ὑπερκριμαννυμένων **C**^e**Mi** : ὑποκριναμένων γ edd. : ὑπερκριναμένων **U** : ὑπερκρινωμένων **IP** || 31 πλησίον : πλησίον **B**^e

dre qu'il s'agit d'un nettoyage (« *i.e. washing on, as of a pigment. There is no question of cleaning. The surface is ex hypothesi clean.* »), en dépit des connotations évidentes du verbe πλύνω. Voir à ce sujet *LdfgE* III, s. v. πλύνω, 1297–1298, et les remontrances de van der Eijk (1994), p. 181.

En effet, l'huile préparée s'empare rapidement des odeurs des objets placés dans son voisinage, de même que le vin, car ils reprennent les odeurs, non seulement des objets que l'on immerge ou suspend en eux, mais aussi de ceux qui sont placés ou croissent dans leur voisinage.

Les éditeurs ont préféré la *lectio longior* de γ , le témoignage de \mathbf{B}^e montre que c'est en fait la sous-branche de \mathbf{E} qui a conservé le texte de l'archétype en 460^a28–30. Il s'agit de l'un des exemples les plus spectaculaires de réécriture de la part de γ , qui semblent se concentrer dans ce traité. Le copiste responsable a rétabli l'ordre sujet-verbe-complément et glosé l'exemple du vin. Par ailleurs, comme déjà signalé par Bitterauf (1900), p. 10, contre Biehl (1898), l'adjectif *πλησίος* n'est jamais employé chez Aristote, on trouve uniquement dans le *corpus* l'adverbe *πλησίον*⁴⁰, de sorte que l'on considérera la leçon *πλησίων* de \mathbf{B}^e (en 460^a28–30 & 31) et de \mathbf{E} (en 460^a31 seulement) comme une corruption assez élémentaire.

La difficulté principale porte sur le participe formant une alternative avec *ἐμβαλλομένων*. La plupart des éditeurs sont restés fidèles à la décision de Bekker (1831) et font imprimer la leçon du plus grand nombre de manuscrits, *ὑποκιρναμένων*, qui n'est en fait que celle du *deperditus* γ . Il doit dans tous les cas s'agir, au vu du contexte, d'un génitif pluriel, mais les manuscrits faisant autorité ne sont pas du tout d'accord sur le verbe. Celui-ci doit entretenir une certaine relation avec le participe précédent, *ἐμβαλλομένων* (« plonger dans », ce qui peut être à peu près équivalent de « mélanger »)⁴¹, soit au sein d'une véritable disjonction, soit en précisant son sens. Si l'on choisit la leçon de γ , on obtient un quasi-synonyme, *ὑποκιρναμένων* étant formé à partir du verbe *κίρνημι* (équivalent à *κεράννυμι*)⁴², lequel s'emploie couramment en poésie épique et dans la littérature classique pour désigner l'action de mélanger le vin et l'eau.⁴³ Ce serait toutefois la seule occurrence connue d'un composé formé à partir de ce verbe et du préfixe *ὑπο-*. Du côté de \mathbf{E} , on trouve dans la leçon *ὑπερκριμαμένων*⁴⁴ à la fois un autre préfixe, *ὑπερ-*, et un participe formé à partir d'un autre verbe dont le

40 Voir Bonitz (1870), s. v. *πλησίον*, 604^b39–49.

41 Comparer *An.* II.10, 422^a11–14 : διὸ κἄν εἰ ἐν ὕδατι ἤμεν, ἡισθανόμεθ' ἂν ἐμβληθέντος τοῦ γλυκέος, οὐκ ἦν δ' ἂν ἡ αἰσθησις ἡμῖν διὰ τοῦ μεταξύ, ἀλλὰ τῶι μυχθῆναι τῶι ὑγρῶι, καθάπερ ἐπὶ τοῦ ποτοῦ, « c'est pourquoï, même si nous étions dans l'eau, nous percevriens le sucré qui y a été plongé – pourtant notre perception n'aurait pas lieu par le moyen d'un intermédiaire, mais par le fait que quelque chose ait été mélangé à l'eau, comme dans le cas d'une boisson ».

42 La forme *κίρνώω* est aussi attestée (cf. *LSJ*, s. v. *κίρνώω*), si bien que la leçon du *deperditus* ι , *ὑπερκιρνωμένων*, n'est pas non plus morphologiquement incorrecte.

43 Voir l'entrée correspondante du *LdfeE* II, s. v. *κεράω*, pp. 1385–1386, ainsi que pour la morphologie Risch (1973), §94, pp. 256–257.

44 Les éditions comportent de nombreuses erreurs à ce sujet. Bekker (1831) indique comme leçon de \mathbf{E} *ὑπερκριρναμένων*, Drossaart Lulofs (1947), suivi par Ross (1955a), indique seulement la leçon de \mathbf{E}^2 , selon lui *ὑπερκιρναμένων*, ce qui, l'apparat étant négatif, laisse entendre que la leçon originelle du manuscrit est celle qu'il fait imprimer dans le texte principal, *ὑποκιρναμένων*. La leçon originelle du manu-

sens est très différent, κρημνήμι (équivalent à κρεμάννυμι, « suspendre », en particulier la panoplie de l'hoplite au mur de sa maison : Aristophane, *Acharniens*, 58). On trouve aussi au sein de la leçon de la famille de C^c le participe ὑπερκρεμαννυμένων, formé à partir du verbe équivalent κρεμάννυμι. La leçon de E est maintenant rejointe par celle du manuscrit B^e, où l'on devine encore à travers ὑπὲρ τῶν κριμαμένων le participe ὑπερκριμαμένων⁴⁵.

La leçon de l'archétype, et même du *deperditus* α, est donc ὑπερκριμαμένων, laquelle correspond à un verbe bien attesté, ὑπερκρεμάννυμι (voir par exemple Pindare, *Olymp.* 1, v. 57). Il faut établir si elle est recevable du point de vue du sens et du point de vue de la morphologie. (I) Quant au sens, les éditeurs ont jusqu'à présent retenu la leçon ὑποκριναμένων, laquelle présente une signification (« mélanger », en particulier du vin) qui s'avère quasi-identique à celle du participe précédent, ἐμβαλλομένων. La leçon de l'archétype ὑπερκριναμένων exprime, en revanche, non pas l'action de mélanger, mais l'action de suspendre une chose au-dessus d'une autre. La difficulté est qu'il doit y avoir un contraste (ἀλλὰ, 460^a31), entre ἐμβαλλομένων et ὑπερκριμαμένων d'une part et τῶν πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ πεφυκότων d'autre part. Or, à première vue, suspendre un objet odorant au-dessus d'un récipient contenant du vin ou de l'huile de manière à en transmettre l'odeur au liquide est un cas où le liquide s'imprègne de l'odeur d'une chose placée à proximité. C'est aussi une technique assez étrange de préparation de vin ou d'huile. Cette difficulté se laisse cependant résoudre si l'on comprend qu'il ne s'agit pas d'accrocher un diffuseur d'odeurs au plafond de son cellier, mais de suspendre quelque chose dans le réceptacle même du liquide, de manière à ce que la chose soit en contact direct avec celui-ci, sans cependant qu'elle s'y intègre irrémédiablement (une branche de laurier dans une bouteille d'huile, qui demeure dans le récipient lorsque l'on verse le liquide). On obtient alors les contrastes que le contexte exige avec (a) ἐμβαλλομένων (plonger des ingrédients dans un liquide et les y laisser vs. les suspendre dans le récipient, comme une boule à thé, de manière à ce qu'ils infusent tout en pouvant en être retirés) et (b) τῶν πλησίον τοῖς ἀγγείοις τιθεμένων ἢ πεφυκότων (transmettre des odeurs par contact [mélange ou infusion] vs. à distance – c'est la seconde possibilité qui intéresse au premier chef Aristote, parce qu'elle fait écho à l'affection produite sur la surface des miroirs par les yeux)⁴⁶.

scrit est en fait ὑπερκριμαμένων, elle a par la suite été corrigée en ὑπερκριναμένων (cf. *Paris. gr.* 1853, f. 217).

⁴⁵ La faute ayant conduit à l'insertion de l'article peut s'expliquer comme suit : comme les participes ἐμβαλλομένων et ὑπερκριναμένων renvoient à deux actions bien différentes, un lecteur tatillon aura demandé à lire τῶν ἐμβαλλομένων ἢ τῶν ὑπερκριναμένων, insérant ainsi l'article en marge, qu'un copiste ultérieur aura introduit à la mauvaise place.

⁴⁶ « Further evidence is here adduced from wines and ointments. [...] At best they provide an illustration of how the effect of X upon Y can persist, even when X is no longer in contact with Y. » Gallop (1996), p. 146. C'est aussi ce que souffle J. Barnes à Sprague (1985), p. 325 n. 6.

(II) Quant à la morphologie, si l'on ouvre le dictionnaire *LSJ*, on trouvera des entrées consacrées à κρεμάννυμι et son analogue κρήμνημι, mais rien de tel quant à κρίμνημι, ce qui pourrait suggérer que la leçon de l'archétype, ὑπερκριμναμένων pourrait être coupable d'iotacisme. Il n'en est en fait rien. Il existe un bon nombre de verbes en -ε-...-άννυμι qui comportent une forme alternative et renforcée au présent en -ί...-νημι, par exemple πετάννυμι/πίτημι ou σκεδάννυμι/σκίδνημι, la forme κρίμνημι se conforme à ce schéma et est par conséquent parfaitement recevable⁴⁷. Certaines de ses occurrences sont parfois transmises comme si elles étaient issues de la forme κρήμνημι, en particulier dans la transmission des Tragiques, mais Wilamowitz (1895), *ad Her.* 520, s'est fermement prononcé pour cette raison contre de telles formes, les philologues font depuis respecter cette règle⁴⁸.

Div. Somn. 2, 463^b18–22

διὰ γὰρ τὸ πολλὰ καὶ παντοδαπὰ κινεῖσθαι [ᾠ19] ἐπιτυγχάνουσιν ὁμοίους θεωρήμασιν, ἐπιτυχεῖς ὄντες ἐν τοῦ- [ᾠ20] τοῖς ὥσπερ ἔνιοι ἄρτι' ἢ περι<σσά παί>ζοντες ὥσπερ γὰρ καὶ λέγεται [ᾠ21] ἂν πολλὰ βάλλης, ἄλλοτ' ἄλλοῖον βαλεῖς, καὶ ἐπὶ τοῦ- [ᾠ22] των συμβαίνει.

18 δὲ β(B^o)γP : γὰρ EC^oMiU || 19 ἐπιτυχεῖς ὄντες α : ἐπιτυχήσαντες β(P, ἐπιτειχίσαντες B^o) || 20 ἄρτι' ἢ περι<σσά παί>ζοντες dedi : ἄρτιπεριζοντες β(B^o) : ἄρτια μερίζοντες EC^oMi : ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες γP Mich^p(81.26) (*rapiunt contendentes* Anon Guil) : ἀρτιάζοντες prop. Schneider (1815) p. 292 :

47 L'analogie est signalée dans Kühner & Gerth I.2, §269.2, p. 173. La règle est avancée par Schwyzer (1939) I, p. 695 Zusatz 3 : « *einige Präsensformen auf -vā- zeigen i in der Wurzelsilbe gegenüber ε anderer Formen* ». La même règle est donnée par Sihler (1995), §473, p. 527 (cité par Hansen [2016], p. 56, au sujet de l'occurrence de κρίναι chez Pindare [*Isthm.* 6, 1.3], qui affirme en outre que cette alternance ne se rencontre pas en prose classique [« *these verbs do not occur in classical prose and are confined primarily to early poetry* », p. 57], ce qui n'est pas exactement ce qu'énonce l'autorité à laquelle il se réfère [« *most of these are found in poetry or in the dialects* », écrit seulement Sihler] et, au vu du présent passage, doit être faux).

48 « κρίμνημι : κρεμ = σκίδνημι : σκεδ = πλναι : πελ = κρίνημι : κερ. *die itacistische schreibung, als ob κρημνος zu grunde läge, kann wenigstens für die gute zeit gegenüber der analogie nicht bestehen.* » Wilamowitz (1895), p. 124. Il a été suivi par les éditeurs ultérieurs : on lit κάκ χαλεπᾶς δύας ὑπερθ' ὀμμάτων / κρημναμένων νεφελᾶν ὀρθοῖ (la puissance divine « peut redresser » le malheureux « hors de sa misère éprouvante, même lorsque des nuages sont suspendus devant ses yeux ») chez Eschyle, *Septem*, 228–229 dans l'édition donnée par Page (1972), même si le verbe est aussi transmis sous la forme κρημναμένων ; νῦν δὲ καὶ ῥόπτρων χέρας / ἠδέως ἐκκρημνάμεσθα καὶ προσενέπω πύλας (« mais maintenant c'est avec plaisir que je suspens mes mains aux heurtoirs et que j'aborde ces portes ») chez Euripide, *Ion*, 1612–1613 dans l'édition donnée par Diggle (1981), même si la forme -κρημν- est aussi transmise ; ὅταν ἐμπλησθῶσ' ὕδατος πολλοῦ κάναγκασθῶσι φέρεσθαι / κατακρημνάμεναι πλήρεις ὄμβρου δι' ἀνάγκην, εἶτα βαρεῖαι / εἰς ἀλλήλας ἐμπίπτουσαι ῥήγγυνται καὶ παταγοῦσιν (« lorsque les nuages sont emplis d'une grande quantité d'eau et qu'ils sont contraints de se déplacer, alors qu'ils pendent nécessairement tout pleins de pluie qu'ils sont, comme leurs masses les conduisent à s'entrechoquer les uns aux autres il éclatent dans un grand bruit ») chez Aristophane, *Nuées*, 376–378 dans l'édition donnée par Wilson (2007), même si la forme -κρημνάμεναι est aussi transmise.

ἀσπραγαλίζοντες prop. van der Eijk (1994) p. 300 ex Metochit. || 21 βάλλης $\beta(\mathbf{B}^{\circ})\mathbf{E}\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{i}\mathbf{U}$: βάλλης γ | βαλείς $\beta(\mathbf{B}^{\circ})\gamma$ Mich^c(82.1) : βαλλείς $\mathbf{E}\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{i}$ || 22 συμβαίνει $\beta(\mathbf{B}^{\circ})\mathbf{E}\mathbf{C}^{\circ}\mathbf{M}\mathbf{i}$: τοῦτο συμβαίνει $\gamma\mathbf{P}$

Parce que ces personnes [mélancoliques] sont mues de nombreuses et diverses manières, elles obtiennent des visions semblables [à des rêves directs], leur succès en la matière étant comparable à celui des gens qui jouent à pair ou impair, car comme l'on dit « si tu persistes à tenter ta chance, tu finiras par obtenir tout et son contraire » – et c'est ce qui se passe dans leur cas.

L'erreur commise par β en 463^b19 semble issue d'une confusion entre εὐτυχέω et ἐπιτυχάνω. La difficulté principale du passage se trouve néanmoins en 463^b20⁴⁹. La situation, avant que l'on ne prenne en compte la branche β , est la suivante : deux leçons sont transmises par chacune des deux branches principales de α , toutes les deux grammaticalement acceptables, dont le sens de l'une, la leçon de \mathbf{E} , est complètement obscur (ὡσπερ ἔνιοι ἄρτια μερίζοντες : « de même que certains en divisant des choses paires » ?), tandis que celui de l'autre, la leçon de γ , est à peine plus intelligible (ὡσπερ ἔνιοι ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες : « de même que certains lorsque l'on se bat pour mettre la main [sur certaines choses] », ce qui pourrait éventuellement renvoyer à une situation quelconque de dispute ou de cohue). Dans les deux cas, cela s'intègre très mal au contexte. Aristote est en train de parler du fait que, pour employer le lexique de la théorie des probabilités, un grand nombre de tirages augmente la chance d'obtenir un tirage donné. Cela s'applique aux mélancoliques : du fait de leur caractère imaginativement débridé, ils rêvent de tout et de n'importe quoi, si bien qu'inévitablement ils font l'expérience d'un plus grand de rêves qui se réalisent qu'un individu ordinaire. C'est le sens du dicton cité, qui semble renvoyer à un jeu de lancer de dés ou à quelque chose de cette espèce. La clause comparative dont la transmission pose problème est destinée à expliquer l'intuition, voire la pratique ludique, qui sous-tend le dicton, on voit donc très mal comment elle pourrait parler de division ou de saisie d'objets indéterminés.

Il y a eu deux attitudes chez les éditeurs confrontés à cette situation. La première, devenue peu à peu minoritaire, consiste à maintenir l'une des deux leçons transmises. Bekker (1831), suivi par Biehl (1898) et Mugnier (1953)⁵⁰, fait imprimer celle de \mathbf{E} ⁵¹. Barthélémy-Saint-Hilaire (1847) accomplit l'exploit de traduire ce texte, en rappelant ἐπιτυχεῖς ὄντες, par « pareils à des joueurs qui doublant toujours finissent par gagner ».

⁴⁹ Elle a déjà été discutée par Drossaart Lulofs (1947), pp. lxx-lxxi, Ross (1955a), p. 282, et van der Eijk (1994), pp. 299–300.

⁵⁰ Bussemaker (1854) adopte aussi la leçon de \mathbf{E} parce qu'il reste fidèle au texte de Berlin, mais il traduit « *ubi par impar ludunt* » en suivant la conjecture offerte par l'apparat.

⁵¹ Il n'est toutefois pas certain que cela soit la seule raison pour laquelle ces trois éditeurs ont opté pour cette leçon. L'apparat de Bekker (1831), que reprennent les deux autres quant au report des manuscrits, attribue en effet la leçon ἀρπάζουσιν ἐρίζοντες au seul manuscrit \mathbf{U} , ce qui la rend très suspecte. C'est une erreur, l'apparat de Drossaart Lulofs (1947) est le premier à indiquer que cette leçon est en fait présente dans l'ensemble de la sous-branche.

On n'obtient pas ainsi un texte au sens satisfaisant (à moins d'extrapoler complètement), mais il est clair que cela vaudra toujours mieux que d'adopter la leçon de γ ⁵². Il y a en effet de fortes chances pour que cette dernière soit une tentative d'amélioration du texte sur la base de quelque chose comme celle de E. La divergence entre les deux branches est telle que l'une d'entre elles a nécessairement subi une intervention de ce genre, et la balance penche fortement du côté de γ en ce cas, dont la leçon présente un sens beaucoup plus clair et est bien plus longue (on peut imaginer sans peine une faute par laquelle *APTIA* devient *APIA*, suite à laquelle un copiste aura cherché à compléter pour obtenir un indicatif). La prise en compte de la branche inédite β , dont la leçon n'est ici conservée que par le manuscrit **B^e**, confirme d'ailleurs le caractère secondaire de la leçon de γ . La leçon de **B^e** est en effet quasi-identique à celle de E, à deux lettres près (et la confusion entre *ΠΕΠΙ* et *ΜΕΠΙ* est, elle aussi, aisée), même si le copiste n'a manifestement aucune idée du sens de ce qu'il recopie, ce qui montre que l'archétype contient bien quelque chose de cet ordre et que la leçon de γ n'est qu'une tentative de correction, consistant en l'ajout d'un indicatif, sans la moindre autorité.

L'autre attitude adoptée par les éditeurs consiste à faire le constat d'une corruption et à recourir à une conjecture. Chose assez rare, il y a déjà une proposition en ce sens faite dans l'apparat de Bekker (1831), où l'on lit « *malim ἀρτιάζοντες* ». Cette conjecture, parfois attribuée à Bekker lui-même⁵³, est en fait à mettre au crédit de l'un de ses contemporains, Johann Gottlob Schneider (1750–1822)⁵⁴. Celui-ci donne une édition des opuscules hippiques et cynégétiques de Xénophon en 1815, au sein d'une édition complète des œuvres de ce dernier parue à Leipzig chez l'imprimeur Hahn. Or il se trouve que Xénophon évoque en *Hipparque* V.10 un jeu d'enfants nommé ποσίνδα (« devine combien ! ») : il s'agit de tromper son adversaire en faisant croire qu'on lui présente plus ou moins d'objets (de jetons ?) qu'on ne le fait réellement. Schneider se fend par conséquent d'une longue note pour expliquer de quoi il en retourne⁵⁵. Il mobilise un passage de l'*Onomasticon* de Pollux (IX.101) qui présente un jeu désigné par le verbe ἀρτιάζειν, lequel consiste, de manière semblable, à deviner si l'adversaire tient dans sa main un nombre pair ou impair d'objets (d'osselets, de fèves, etc., ou même de pièces

52 Par comparaison, Rolfes (1924) traduit vaillamment, p. 76, « *ähnlich wie manche Wettkämpfer, die in langem Streit auch wohl einmal einen Preis gewinnen* ». Van der Eijk (1994), p. 299, s'efforce également, non sans quelque hésitation, d'examiner si l'on peut donner un sens convenable à l'une des leçons qu'il connaît, mais bute sur le fait que le verbe ἀρτιάζω n'a pas normalement le sens de « remporter un prix ».

53 Par exemple dans Biehl (1898) ou Hett (1957).

54 Il y a plusieurs voies possibles qui permettent d'expliquer comment Bekker a eu vent de la conjecture de Schneider. Tout d'abord, Schneider devient membre correspondant de l'Académie de Prusse en 1809, il pourrait donc en avoir parlé lors d'une séance. En outre, son édition de 1815 est dédiée à Bekker, il ne paraît donc pas impossible qu'il l'ait un jour ouverte. Enfin, la conjecture est signalée dans l'édition de Becker (1823), p. 69.

55 Voir Schneider (1815), pp. 291–292. Une numérisation d'un exemplaire conservé à la BSB de Munich (cote *A.gr.b. 3393–6*) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb10238651> (dernière consultation : novembre 2022).

de monnaie que l'on met ainsi en jeu). Il est question de ce même jeu chez Platon dans le *Lysis* (206e, Socrate trouve les jeunes gens du gymnase occupés ἐν γωνίαι ἡρτίαζον ἀστραγάλοις παμπόλλοις) ainsi que dans le *Ploutos* d'Aristophane (v. 816 : στατήρσι δ' οἱ θεράποντες ἀρτιάζομεν ; voir aussi 1055–1059, où un jeune espiègle se moque d'une vieille dame en lui proposant de deviner combien de dents il lui reste). On pourrait croire qu'il s'agit d'un jeu légèrement différent de celui dont parle Xénophon, puisqu'il ne s'agit apparemment plus de deviner le nombre exact d'objets que tient dans sa main l'adversaire, mais seulement si celui-ci est pair ou impair, mais Schneider cite à l'appui un passage du traité *Rhet.* où Aristote explique clairement qu'il s'agit de deux variantes d'un même jeu qu'il nomme ἀρτιασμός⁵⁶. Poursuivant sur sa lancée, Schneider signale ce passage de *Div. Somn.* 2, dont il connaît les deux principales variantes textuelles, fait l'hypothèse que le texte est corrompu⁵⁷ et suggère de corriger, à partir de la transmission du mot ἄρτια suivi d'un participe se finissant par -ζοντες, en ἀρτιάζοντες, de manière à retrouver une mention du même jeu.

Cette conjecture est remarquable. Elle a été reprise par un nombre non-négligeable d'éditeurs et d'interprètes, à commencer par Beare, Drossaart Lulofs (1947), pp. lxx-lxxi, et Ross (1955a), p. 282. Elle permet en effet d'ancrer le dicton quelque peu abstrait dans le contexte d'un jeu précis, ce qui est la fonction attendue de la clause introduite par ὥσπερ. On pourrait lui reprocher que la nature de ce jeu ne correspond pas vraiment au dicton, puisque celui-ci parle de lancer des objets, ce pourquoi les traducteurs ont assez naturellement tendance à se référer aux dés⁵⁸. C'est aussi ce que comprend Théodore Métochite, qui, de manière moins anachronique, paraphrase en parlant de lancer des osselets⁵⁹ et même, semble-t-il, Cicéron, lorsqu'il utilise exactement le même argument

⁵⁶ *Rhet.* III.5, 1407^b2–4 : τύχοι γὰρ ἂν τις μᾶλλον ἐν τοῖς ἀρτιασμοῖς ἄρτια ἢ περισσὰ εἰπὼν μᾶλλον ἢ πόσα ἔχει, « on a plus de chances de gagner à ce jeu si l'on annonce le pair et l'impair plutôt que le nombre exact ». Pour une présentation des données conservées relatives à ce jeu du pair et de l'impair, voir Mau (1896a). Le vainqueur gagne les fèves, osselets ou pièces de l'autre, d'après une scholie ancienne au *Ploutos*, 1057c chez Chantry (1994), p. 172.

⁵⁷ Il se réfère pour cela au commentaire de Joachim Périon, paru à Bâle en 1553, p. 174, qui tente sans grande conviction de corriger le passage en affirmant que le sens lui demeure obscur. Une numérisation d'un exemplaire du commentaire conservé à la BSB de Munich (cote *A.gr.b.* 698/#*Beibd.1*) est disponible en ligne : <https://mdz-nbn-resolving.de/details:bsb00035237> (dernière consultation : novembre 2022).

⁵⁸ Par exemple, « *their luck in these matters being merely like that of persons who play at dice* » dans la *R.O.T.* Barnes (1984), alors que seul le jeu du pair et de l'impair est mentionné dans la traduction d'Oxford antérieure. Van der Eijk, p. 300, essaye d'esquiver le problème en conférant un sens uniquement abstrait et métaphorique à βάλλω (« essayer »), mais cela ôte à la comparaison une grande part de son intérêt.

⁵⁹ Voir Demetracopoulos (2018), §5, p. 295 : γίνεσθαι, ὥσπερ φησί, καὶ οἱ ἀστραγαλίζοντες πολλῶν προβαλλομένων οὐ καθάπαξ ἀτευκτοῦσιν, ἀλλ' ἐνίοτε καὶ ἐπιτυχεῖς γίνονται ἐκ τῶν πολλῶν ἀρπάζοντες. Ce passage est déjà cité par Drossaart Lulofs (1947), p. lxx, pour qui cet extrait montre que Métochitès connaissait non seulement la leçon de γ, mais lisait aussi la conjecture qu'il retient, ἀρτιάζοντες (au vu du passage du *Lysis* précédemment cité, où l'on joue explicitement à ce jeu avec des ἀστράγαλοι). Je serai beaucoup plus circonspect à cet égard : mon impression est plutôt que Métochitès lit uniquement

et la même comparaison pour expliquer la possibilité de coïncidences oniriques dans son propre *De divinatione*⁶⁰. L'équivalent antique du lancer de dés, à savoir le lancer d'osselets, paraît en effet bien plus approprié en tant qu'illustration ludique d'une telle intuition probabiliste que le jeu du pair et de l'impair : plus l'on effectue de lancers, plus l'on a de chances d'obtenir une combinaison donnée. Il rend également compte de l'emploi du verbe βάλλω. On peut donc conjecturer un participe déjà employé par Métouchitès, ἀστραγαλίζοντες, qui renvoie à ce jeu de hasard⁶¹. Elle est rendue plausible par le fait qu'Aristote fait déjà référence au lancer d'osselets pour lier la probabilité d'obtenir un certain résultat au nombre de tirages effectué en *Cael.* II.12 (292^a28–30 : ἔστι δὲ τὸ κατορθοῦν χαλεπὸν ἢ τὸ πολλὰ ἢ τὸ πολλὰκίς, οἷον μυρίους ἀστραγάλους Χίους βαλεῖν ἀμήχανον, ἀλλ' ἕνα ἢ δύο ῥάιον, « il est difficile de réussir dans la plupart des cas ou souvent, comme il est pratiquement impossible de lancer mille Chios aux osselets, alors qu'il est facile de le faire une fois ou deux » ; il s'agit de la face valant 6, dont la forme particulière⁶² rend l'obtention assez difficile), où l'on notera l'emploi du verbe βάλλω, et par le fait que ce participe est attesté chez Platon (ἀστραγαλίζοντας, *Lysis*, 206e5 ; Aristote emploie également un substantif formé à partir du verbe, ἀστραγαλίσεις, en *Rhet.* I.11, 1371^a2).

Il faut ainsi choisir entre deux jeux d'osselets différents : deviner combien l'adversaire en cache dans sa main ou les lancer comme des dés. La leçon de B^e, ἀρτιπεριζοντες, est dans cette perspective extrêmement intéressante, parce que l'on devine que les racines du pair et de l'impair y sont accolées, pour peu que l'on accepte de discerner

la leçon de γ mais l'interprète en tenant compte du dicton. Je n'ai trouvé aucun autre passage qui confirmerait que le verbe ἀρτάζω puisse être employé pour décrire une telle activité.

60 Cicéron, *De divinatione* II, 121: *iam ex insanorum aut ebriorum visis innumerabilia coniectura trahi possunt, quae futura videantur. quis est enim, qui totum diem iaculans non aliquando conliniet? totas noctes dormimus, neque ulla est fere, qua non somniamus, et miramur aliquando id quod somniamus evadere? quid est tam incertum quam talorum iactus? tamen nemo est quin saepe iactans venerium iaciat aliquando, non numquam etiam iterum ac tertium. num igitur, ut inepti, veneris id impulsu fieri malum quam casu dicere? quodsi ceteris temporibus falsis visis credendum non est, non video, quid praecipui somnus habeat, in quo valeant falsa pro veris.* Le « coup de Vénus » correspond à une situation très improbable où, en lançant quatre osselets, chacun tombe sur une face différente, si bien que l'on a obtenu toutes les faces possibles en un coup. Un osselet possède quatre faces mais n'est pas un solide régulier, si bien qu'il n'est pas du tout équiprobable, pour une face donnée, qu'il retombe avec celle-ci orientée vers le haut, contrairement aux dés auxquels nous sommes habitués. Chaque face correspond à un chiffre (respectivement 1, 3, 4 et 6), lesquels permettent d'obtenir des combinaisons spéciales, voir notamment Mau (1896b) et Deubner (1929).

61 Comme déjà envisagé par van der Eijk (1994), p. 300, qui considère cependant que cette conjecture n'est pas meilleure que la précédente. Il pense qu'elle ne permet pas de rendre compte du mot ἐνιοι, car tout le monde a la même chance de réussir à ce genre de jeux. Je crois que l'idée est, comme pour le dicton, de souligner que, si certains peuvent se vanter d'avoir obtenu des combinaisons incroyables aux osselets, et peut-être même des successions de combinaisons, c'est en fait surtout parce qu'ils passent le plus clair de leur temps à y jouer.

62 Voir, quant à la structure de l'osselet, *Hist. An.* II.1, 499^b26–30.

derrière περιζ- la racine περισσ-, et parce que cette leçon est pratiquement rejointe sur ce point par celle de E, qui donne même ἄρτια. Or l'on dit en latin *par impar ludere* (voir par exemple Suétone, *Auguste*, 71.4). Il n'y a pas vraiment d'expression équivalente attestée dans les textes classiques grecs, encore qu'Aristote écrive ἄρτια ἢ περισσὰ εἰπὼν en *Rhet.* III.5, 1407^b3, mais elle apparaît dans la tradition lexicographique byzantine⁶³ ainsi que dans une scholie ancienne au *Ploutos*, où le verbe ἀρτιάζομεν est glosé par παίζομεν ἄρτια ἢ περισσά⁶⁴. L'expression est inspirée sans doute du cri de défi par lequel une partie devait débiter (ἄρτια ἢ περιττά;). Or il n'est pas trop difficile de la rétablir ici si l'on part de la leçon de l'archétype⁶⁵. On supposera ainsi que l'un de ses aïeux a eu pour leçon quelque chose comme ἄρτι' ἢ περισσὰ παίζοντες, avant d'être endommagé, si bien qu'une copie en aura été faite qui comportait une lacune (ἄρτι' ἢ περι ... ζοντες), lacune qui aura été ignorée dans un exemplaire ultérieur, aboutissant à la leçon de l'archétype (quelque chose comme ἀρτιπεριζοντες). Comme celle-ci est manifestement dépourvue de sens, les deux branches de α ont tenté d'y retrouver deux mots, par des chemins plus ou moins détournés, tandis que ce texte corrompu a été préservé tel quel au sein de β.

Div. Somn. 2, 464^a24–27

τοῦ δ' ἐνίουσ [25] τῶν ἐκστατικῶν προορᾶν αἴτιον ὅτι αἰ οἰκεῖται κινήσεις οὐκ [26] ἐνοχλοῦσιν ἀλλὰ πορίζουσιν· τῶν ξενικῶν οὖν μάλιστα [27] αἰσθάνονται.

24 τοῦ δ' ἐνίουσ β(B^e)Ei : τοὺς δ' ἐνίουσ C^mM : καὶ τοῦ ἐνίουσ γP Mich^l(84.14) || 25 ὅτι ω] om. E || 26 ἀλλὰ πορίζουσιν scripsi ex ἀλλ' ἀπορίζουσιν B^e : ἀλλὰ πορίζονται E : ἀλλ' ἀπορραπίζονται aut ἀλλ' ἀπορριπίζονται γC^mMiP : set circumferuntur Anon : set longe prohibiuntur Guil

Quant au fait que certaines personnes dérangées aient des visions de l'avenir, la cause en est que leurs mouvements propres ne sont pas empêchés, mais se frayent un chemin, si bien qu'elles perçoivent particulièrement les mouvements des objets qui leur sont étrangers.

63 Voir Photius, *Lexique*, α.2893, s. v. ἀρτιάζειν, τὸ παίζειν ἄρτια ἢ περιττά καρύοις ἢ ἀστραγάλοις ἢ τισι τοιοῦτοις, ainsi que la *Souda*, α.4036 et σ.1009 (la seconde entrée étant manifestement inspirée par le passage du *Ploutos*).

64 816c chez Chantry (1994), p. 138. La scholie est déjà attestée dans le manuscrit le plus ancien que l'on date du milieu du X^e siècle, et elle remonte d'après l'éditeur à une source encore antérieure partagée avec la *Souda*.

65 Une telle intervention dans le texte est certes lourde, mais elle ne suppose pour l'essentiel qu'un seul accident au cours de la transmission. Autrement, on pourrait aussi chercher une solution du côté de l'adjectif ἀρτιοπέριττον, un mot-valise employé par Aristote au sujet du statut de l'un à l'égard de la parité dans son ouvrage portant sur les doctrines pythagoriciennes, connu notamment d'après une citation qu'en donne Théon de Smyrne (*Expositio*, 22.10 Hiller = fragment 199 Rose [1886]), et tenter de là d'en tirer un verbe dont le participe pourrait expliquer la leçon de l'archétype. Le seul ennui est qu'il n'y a rien de tel dans les textes conservés, et qu'une formation par analogie avec ἀρτιάζω, ισάζω, ou encore μεσάζω, bute sur l'absence d'un tel suffixe dans l'archétype et les leçons transmises.

Les manuscrits ne s'accordent pas sur le second verbe en 464^a26. Une première difficulté concerne la division des mots : presque tous les manuscrits indépendants font commencer le verbe par le préfixe ἀπο- en élidant le ἀλλά qui précède, à l'exception de E qui rattache la lettre alpha au mot précédent et fait donc commencer le verbe par πο-. Une deuxième difficulté concerne la voix : le verbe est au moyen-passif dans tous les manuscrits de la branche α et à l'actif dans le seul B^e. Enfin, le radical n'est pas non plus stable : on trouve dans γ des formes du verbe ἀπορριπίζω (de ριπίζω, « souffler », « attiser ») ou ἀπορραπίζω (de ραπίζω, « frapper », « battre »), mais πορίζω (« fournir ») dans E. Ce que l'on lit dans B^e ressemble fort à un verbe composé à partir de πορίζω et du préfixe négatif, n'était-ce que cette forme n'est pas attestée (la forme correcte serait alors ἀπορέω). Le texte de la traduction latine anonyme paraît corrompue ou erroné (le traducteur avait-il vraiment devant lui ἀλλὰ περιφέρονται ?), tandis que Guillaume de Moerbeke paraît avoir voulu rendre un verbe formé à partir de ρίπτω (« lancer »), dont le composé avec ἀπο- n'est cependant pas attesté non plus – on peut donc soupçonner qu'il s'agit d'une conjecture, d'une faute ou d'une interprétation erronée ayant pour base la leçon ἀπορριπίζονται. Guillaume de Moerbeke semble en effet avoir traduit à partir de la considération du contexte : on attend qu'Aristote se réfère au fait que ces mouvements ne se maintiennent pas chez les personnes dérangées, mais en sont expulsés. L'image du lancer demeure néanmoins maladroite, on souhaiterait surtout lire quelque chose qui évoque la destruction de ces mouvements.

Aucun des trois verbes fournis par les manuscrits n'est attesté sous cette forme précise dans la langue classique. Cela étant dit, les verbes ριπίζω et ραπίζω le sont⁶⁶. On peut même en trouver des occurrences au sein du *corpus aristotelicum* : ραπίζω y est bien attesté avec le sens de « porter un coup » (*An.* II.8, 419^b23 ; *Mete.* II.8, 368^a16 ; 9, 370^a14 ; *EE* II.5, 1222^b2), tandis que ριπίζω l'est un peu moins dans la mesure où l'on n'en trouve des occurrences que dans les *Probl.* (XXXVIII.6, 967^a22 : ὥσπερ ριπίζονται ὑπὸ τοῦ πνεύματος, les personnes qui font de l'exercice sont comme « ventilées » par leur mouvement) et quelques fragments. Cela dit, on rencontre une fois dans les *Probl.* la forme ἀπορριπίζω (XXVI.58, 947^a20–21, ὅταν μὲν οὖν ἦ ἀνεμος, ἀπορριπίζει τὴν ἐκ τῆς γῆς ἀναθυμίασιν, οὗσαν ψυχράν, « lorsqu'il y a du vent, il disperse l'exhalaison froide issue de la terre »).

Face à cette situation, tous les éditeurs ont choisi de retenir la leçon ἀπορραπίζονται. Aucun ne s'est aventuré à chercher à la défendre minutieusement, je suppose qu'un facteur de cette décision est la comparaison avec le verbe ἐκκρούω (employé par exemple en 464^b5), qui est lui aussi formé d'un préfixe et d'un verbe, κρούω, dont le sens concret renvoie à l'action de frapper quelqu'un ou quelque chose. La difficulté est que, s'il l'on peut montrer que Aristote emploie ἐκκρούω en un sens quelque peu métaphori-

66 Voir, respectivement, Aristophane, *Grenouilles*, 360 (στάσιν ἐχθράν ... ἀνεγείρει καὶ ριπίζει, « attiser les dissensions »), et Démosthène, *Contre Aristogiton* I, 57 (τὸ μὲν πρῶτον ραπίσας ... ἀπέπεμψεν ἀπὸ τῆς οἰκίας, « à la première occasion venue, il a battu cette pauvre femme et l'a chassée de sa maison »).

que pour renvoyer au fait de chasser quelque chose hors de l'organisme, sans qu'il y ait littéralement des coups portés, aucun usage de ce type ne s'observe avec *ραπίζω*, et encore moins en composition avec ce préfixe puisque la forme n'est pas attestée. On pourrait se demander s'il n'y aurait pas quelque argument à avancer en faveur de la leçon *ἀπορραπίζονται*, qui correspond à un verbe à peu près attesté chez Aristote et dont on peut identifier des emplois plus imaginés. En outre, il a été dit précédemment (*Insomn.* 3, 461^a22–25) que chez certaines catégories de personnes (les mélancoliques, les fiévreux et les enivrés) était présente une abondance de souffle (*πνεῦμα*), lequel agit comme un facteur de déformation sur le processus physiologique et leur fait voir des choses monstrueuses en rêve : l'image du souffle et de son effet pourrait donc paraître bienvenue. Cela étant dit, il semble être question ici, en 464^a26, de personnes différentes, les mélancoliques relevant d'une autre sorte évoquée peu après en 464^a32, et d'un processus différent où il ne s'agit pas de déformer des mouvements mais d'en faire prévaloir ceux d'un certain type.

Le fait le plus marquant est cependant que ces deux leçons n'ont qu'une autorité faible au regard de celles transmises par *B*^e et *E*, qui s'accordent sur une racine en *ποριζ-* et sont toutes les deux complètement impossibles, du point de vue de la langue dans le premier cas (le verbe n'existe pas) et du sens dans le second (on ne peut pas se satisfaire de lire que les mouvements en question sont « apportés »). Il serait assez extraordinaire que ces deux témoins aient commis des erreurs aussi semblables et aussi criantes au sujet de la leçon *ἀπορραπίζονται*. Il y a donc de bonnes raisons de soupçonner que les deux leçons que l'on trouve au sein de la famille *γ* sont des tentatives de correction à partir d'un texte qui était manifestement corrompu, d'autant plus qu'aucune ne donne pleinement satisfaction dans ce contexte. Il convient donc de partir de la séquence *ΑΠΟΡΙΖ-* et de se demander s'il n'est pas possible d'en tirer un texte admissible⁶⁷. La voix active transmise par *β* paraît plus difficile, la première

⁶⁷ Si l'on pense qu'il est nécessaire de retrouver un verbe ayant à peu près le même sens que ceux attestés au sein de *γ*, c'est-à-dire *grosso modo* « être détruit », la moins mauvaise option serait peut-être de se tourner vers le verbe *ἀπορρηγνύμι* (littéralement « briser », « casser en plusieurs morceaux »), qui, à la différence de ceux-ci, est bien attesté, *γ* compris avec ce préfixe, chez Aristote (voir *Met.* II.7, 365^b8 : ὑπὸ τούτων τῶν ἀπορρηγνυμένων κολωνῶν ἐμπιπτόντων σείεσθαι selon Anaxagore « les séismes viennent de ce que les monticules produits par la croissance de la terre se rompent et tombent » ; *Hist. An.* V.18, 550^a4, où le verbe renvoie à l'éclosion des œufs) ; voir également pour le verbe simple Bonitz (1870), s. v. *ρήγνυμι*, 666^a26–40. Le verbe composé est aussi attesté dans les *Probl.* avec un sens plus large correspondant à la cassure de la voix (XI.12, 900^a16 ; 46, 904^b1 ; XIX.3, 917^b30), si bien que *ἀπορρηγνύμι* est dans ce contexte employé de manière interchangeable avec *διαφθείρω* comme le note Bonitz (1870), s. v. *ἀπορρηγνύμι*, 85^b37–41. Le sens ne peut alors pas s'accommoder de la voix active, le verbe n'est de toute manière jamais employé par Aristote à l'actif. On conjecturera alors, soit le futur moyen *ἀπορρήζονται* – le verbe n'est pas attesté ainsi chez Aristote, mais ce futur moyen se trouve déjà chez Homère (*ρήζόμεθα*, *Iliade* M, 224) tandis que Hérodote (II, 2.15) emploie le futur actif *ρήζουσι* qui peut revêtir un sens passif, en particulier en dialecte attique (Kühner & Gerth II.1, §113.4, pp. 114–116) –, soit le présent *ἀπορρήσσονται* qui correspond cependant à une forme du verbe simple qui n'est attestée qu'à partir de la fin de la période hellénistique (voir par exemple Strabon, *Géographie*, VII.3, 18.12).

leçon à prendre en considération, comme ἀπορίζω* n'est pas attesté, est par conséquent ἀλλὰ πορίζουσιν. Que pourrait-elle bien signifier ? Il est alors utile de se faire une idée plus précise des nuances que peut revêtir le verbe πορίζω. Ce dernier a un sens plus large que simplement « fournir », il peut également signifier quelque chose comme « trouver, inventer », notamment à l'actif avec un sens quasi-moyen⁶⁸ et pour objet le substantif πόρος ou même sans objet explicite : ποικίλος γὰρ ἀνήρ / κάκ τῶν ἀμηχάνων πόρους εὐμήχανος πορίζειν, « c'est un homme plein de ressource, capable de trouver aisément un moyen de se sortir des situations désespérées » (Aristophane, *Cavaliers*, 758–759) ; τί ταῦτα στρέφει τεχνάζεις τε καὶ πορίζεις τριβάς;, « que sont ces détours, ces inventions, ces délais ? » (*Acharniens*, 386) ; πόριζε δὴ πόριζε, « trouve un moyen ! » (Euripide, *Alceste*, 222), injonction faisant suite à une prière adressée à Apollon, celle de soustraire Admète à ses malheurs (ἔξευρε μηχανάν τιν' Ἀδμήτῳ κακῶν). Cela suggère deux constructions possibles pour une telle leçon ici. On peut donner pour sujet implicite au verbe les personnes dérangées dont il vient d'être question (elles « trouvent » les choses qu'elles voient par une prémonition onirique), ou, plus vraisemblablement les mouvements du rêve, opposés à leurs mouvements propres : ceux-ci « trouvent un moyen, se frayent un chemin », comme les mouvements des personnes de cette sorte ne leur font pas obstacle.

68 De là vient sans doute l'usage mathématique que l'on rencontre chez Pappus (650.22), correspondant au substantif πόρισμα, indiquant que l'on « trouve » quelque chose sans être capable de le prouver ni d'en donner la construction rigoureuse, cf. *LSJ*, s. v. πορίζω, III.

